

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 116

MAURICE ROLLINAT

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

Le poète, le musicien, le malade.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 31 juillet 1931

PAR

Roger-Émile GRIMAUD

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à LIMALONGES (Deux-Sèvres), le 25 avril 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur	<i>Président.</i>
		LANDE, professeur	{ <i>Juges</i>
		MURATET, agrégé	
		PERRENS, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 116

MAURICE ROLLINAT

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

Le poète, le musicien, le malade.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 31 juillet 1931

PAR

Roger-Émile GRIMAUD

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à LIMALONGES (Deux-Sèvres), le 25 avril 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur	<i>Président.</i>	
		LANDE, professeur	}	
		MURATET, agrégé		<i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé		

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGÈS.

PROFESSEURS

MM.		MM.	
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirur. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM. MICHELEAU, LEURET (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.		MM.	
Anatomie.....	DUBECQ.	Maladies mentales.....	PERRENS.
id.....	DUFOR.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
Histologie.....	LACOSTE.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	id.....	LOUBAT.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	Obstétrique.....	PERY.
Médecine générale.....	GREYX.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	PIÉCHAUD.	Pharmacie.....	GOLSE.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.		MM.	
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac..	N.
Accouchements.....	N.	Pharmacie chimique.....	GOLSE.
Ophtalmologie.....	CABANNES.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidenté du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE MA MERE
ET DE MON FRERE

A MON PERE

AUX MIENS ET A MES AMIS

A MES MAITRES DE L'ECOLE DE MEDECINE
DE POITIERS

A MES MAITRES DE LA FACULTE DE BORDEAUX

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de médecine,
Médecin-chef du Service des contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

MAURICE ROLLINAT

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

Le poète, le musicien, le malade.

PRÉFACE

De plus en plus actuellement, mode ou nécessité, on s'efforce de définir l'œuvre par l'écrivain. Maurice Rollinat prête particulièrement bien à une étude de ce genre, car son œuvre reflète beaucoup de sa vie.

Poète de la fin du siècle dernier, il n'est pas aussi connu qu'il devrait l'être. On le lit peu, malgré que son œuvre soit originale et variée. On n'a pas gardé un juste souvenir de sa gloire prodigieuse, mais éphémère.

En ses vers, en sa musique, en ses maladies, il fut partout lui-même, sans mensonge. Bien qu'il ne parle guère à la première personne et garde la pudeur de son moi, ses ouvrages trahissent ses observations et ses souffrances. Son style est toujours à la recherche du mot propre, de l'expression adéquate, mais il est regrettable que Rollinat ait trop écrit. Fort inégal, il atteint parfois à la grande beauté. Une anthologie bien faite permettrait, comme nous le disait M. Sabrazès, de le goûter davantage et de l'apprécier à sa juste valeur.

Son œuvre inégale et tourmentée témoigne d'un psychisme

morbide. Rollinat est un émotif. Il a beaucoup souffert de ses imaginations macabres et de ses peurs inexplicables. Il a été très sensible à la gloire, aux railleries, à l'oubli. Artiste, il a vécu son œuvre sous des formes variées, qu'il l'écrive, la récite ou la chante. Les variations de son activité, son insatiable, les sources de son angoisse, ses tentatives de suicide, sa fin tragique, l'ont maintes fois placé pendant sa vie et après sa mort sous le regard du médecin.

Divers aspects de son œuvre et de sa vie, dont M. le Professeur Sabrazès nous a signalé l'intérêt et nous a confié l'étude, ont particulièrement fixé notre attention, notamment : son génie musical instinctif; la répercussion du psychopathe qu'il fut sur son œuvre; le double visage du poète tantôt chanter du macabre, tantôt évocateur panthéiste des paysages, des bêtes et des gens du Berry.

Que M. Sabrazès reçoive ici nos très vifs remerciements pour le beau sujet d'étude qu'il nous a donné, pour les utiles conseils, les directions éclairées sur la forme et le fond et sur les points de vue envisagés; pour les documents que nous avons trouvés auprès de lui; enfin pour la très grande affabilité dont il nous a entouré dès qu'il nous eut accordé son patronage.

Nous savons infiniment gré de même à M. Hugues Lapaire, auteur d'un livre passionnant sur *Maurice Rollinat, poète et musicien* (1). Il a bien voulu nous fixer deux physionomies de l'œuvre du poète : l'emballement du génie, le patient labeur du talent.

M. Dandelot, Mme de Lassus Saint-Genies, fille de Charles Gounod, nous ont fourni de précieux renseignements. Enfin, le journal *le Figaro* nous a fait parvenir des articles de première main sur la jeunesse de Rollinat. Nous remercions beaucoup tous ceux qui nous ont aidé; nous leur exprimons notre reconnaissance.

(1) Hugues Lapaire, *Maurice Rollinat, poète et musicien*, Mellottée, 1930.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

LA VIE

« Il a trop demandé aux choses, il a voulu d'un trait, âprement et avidement, savourer toute la vie; il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée; il l'a arrachée comme une grappe, et pressée, et froissée, et tordue, et il est resté les mains salies, aussi altéré que devant... »

(De TAINE, sur Musset, dans *Histoire de la littérature anglaise*.)

« Dieu sait combien de fois je me mets au lit avec le souhait et même l'espérance de ne plus me réveiller; et le matin, quand j'ouvre les yeux et que je revois le soleil, je suis profondément malheureux. Oh ! si je pouvais avoir des accès d'humeur, m'en prendre au temps, à un autre, à l'insuccès d'une entreprise! du moins l'intolérable fardeau de mon chagrin ne pèserait plus sur moi qu'à moitié. Malheureux que je suis ! Je ne sens que trop bien que je suis seul coupable... non, pas coupable ! mais au moins que c'est en moi qu'est cachée la source de tous mes maux, comme autrefois la source de toute ma félicité. Ne suis-je pas toujours le même homme qui alors nageait dans un océan d'émotions ? »

(GOETHE, *Werther*, liv. II.)

Il y a peu d'événements dans la vie de Maurice Rollinat. Après lecture des *Névroses*, nous imaginons l'auteur atteint des hallucinations de son livre, déséquilibré, fou peut-être. En réalité, les actes du poète ne suivent pas la courbe vio-

lente de son style; il ne fait guère que sentir, et quand il est excédé d'émotions, il mène dans le repos des champs, en apparence du moins, « une vie calme de rentier », selon l'expression du Docteur Guilbert ⁽¹⁾. Le drame est intérieur.

I. — L'ascendance.

Depuis des siècles, la famille Rollinat est composée de médecins et surtout d'honorables magistrats. Nous possédons sur le grand-père et le père de Maurice les descriptions et jugements de George Sand, amie intime du second.

Parlant du grand-père : « M. Rollinat, écrit-elle, était artiste de la tête aux pieds, comme le sont d'ailleurs tous les avocats un peu éminents. C'était un homme de sentiment et d'imagination, fou de poésie, très poète et pas mal fou lui-même, bon comme un ange, enthousiaste, prodigue, gagnant avec ardeur une fortune pour ses douze enfants, mais la mangeant à mesure sans s'en apercevoir; les idolâtrant, les gâtant et les oubliant devant la table de jeu, où, gagnant et perdant tour à tour, il laissa son reste avec sa vie.

» Il était impossible de voir un vieillard plus jeune et plus vif, buvant sec et ne se grisant jamais, chantant et folâtrant avec la jeunesse sans jamais se rendre ridicule, parce qu'il avait l'esprit chaste et le cœur naïf; enthousiaste de toutes les choses d'art, doué d'une prodigieuse mémoire et d'un goût exquis, c'était une des plus heureuses organisations que le Berry ait produites. »

Maurice ne partageait pas sur son grand-père l'heureuse opinion de la bonne dame de Nohant; il lui reprochait son extravagance et ses dispositions érotiques. Par contre, il chérissait toujours la mémoire de son père François Rollinat, avocat à Châteauroux, dont voici le portrait : « Homme d'imagination et de sentiment lui aussi, mais philosophe plus sé-

(1) Docteur Charles Guilbert, *L'envers du génie*, p. 213.

rieux, il a, dès l'âge de 22 ans, absorbé sa vie, sa volonté, ses forces, dans l'aride travail de la procédure pour faire honneur à tous ses engagements et mener à bien l'existence de ses onze frères et sœurs. »

Les engagements auxquels fait allusion la romancière sont les dettes laissées par le grand-père de Maurice.

Puis George Sand nous décrit le caractère de François Rollinat : « Lourd et distrait à l'habitude, Rollinat ne se révèle que par éclairs, mais alors c'est l'esprit le plus net, le tact le plus sûr, la pénétration la plus subtile, et, quand il est retiré dans l'intimité, quand son cœur satisfait ou soulagé permet à son esprit de s'égayer, c'est le fantaisiste le plus inouï, et je ne connais rien de désopilant comme ce passage presque subit d'une gravité presque lugubre à une verve presque délirante. » (2).

Donc, Maurice a derrière lui, du côté paternel, une longue lignée d'intelligences vives et de robustes bon sens. Mais le grand-père passionné, le père inquiet, instable et surchargé de travail, « ont transmis à Maurice et à son frère la débilité physique d'une race surmenée » (Frugier) (3).

Quant à la mère du poète, elle n'a pas une nature aussi riche que celle de son époux. De nombreux écrivains doivent à leur mère, les poètes surtout, des trésors de sensibilité, de grâce et d'émotion, et des initiations qui ont aiguillé leur génie. Qui ne se souvient de Mme de Lamartine ? Hélas ! Rollinat dut le jour à une mère qui ne fut pas un modèle d'intelligence et de bonté. Egoïsme, incompréhension, tels sont les vocables qu'on chuchote en face d'Izaure Didion, bourgeoise grande et sèche, chiche, confite en pratiques religieuses, acariâtre et mesquine, recevant avec une raideur gourmée les notables de Châteauroux.

Nous savons peu de chose du frère aîné de Maurice, Emile Rollinat, qui fut toujours un peu malingre, et mourut, officier d'infanterie, à 32 ans.

(2) George Sand, *Histoire de ma vie*.

(3) Frugier, Thèse Paris, 1923.

L'hérédité littéraire du poète n'est pas absolument négligeable, sans parler bien entendu de George Sand, qui, sans être sa marraine, lui donna toutefois son prénom. Un oncle de Maurice Rollinat a publié, dans *Les Annales* de 1898, des souvenirs de Nohant; son cousin, Raymond Rollinat, naturaliste, écrivait avec agrément. Une tante de Maurice avait publié un recueil de vers.

II. — L'enfance et la jeunesse fiévreuse.

Maurice Rollinat naît à Châteauroux en décembre 1846. Il fait ses études chez les Jésuites du collège Saint-Pierre (depuis collège Léon-XIII) et suit les cours du lycée. Il est bachelier à 16 ans. Dès cette époque, ses camarades connaissent les goûts macabres de Maurice, puisqu'ils prennent plaisir à transformer en chapelle ardente sa chambre d'hôtel de Poitiers.

Son père le destine à la magistrature et le fait entrer comme clerc dans une étude. Mais le poète adolescent rêve de projets littéraires : il compose déjà des vers macabres et, de retour chez lui, joue au piano des mélodies de son cru, jetant des notes discordantes dans les réceptions maternelles.

Plus que le barreau, ce qui l'attire ce sont les faubourgs et, il faut bien le dire, les lupanars de Châteauroux. Il s'initie très jeune aux plaisirs de la chair et se jette dans la débauche à corps perdu. Ses parents, probablement mécontents de sa conduite, l'envoient chez un notaire d'Orléans. C'est dans cette ville que Mgr Dupanloup, consulté, et reconnaissant en Maurice Rollinat des aptitudes à la carrière des lettres, conseille au jeune homme de faire de la littérature.

Cependant, le père de Maurice succombe en 1867. Sa mort éprouve durement le poète, usé déjà par les excès d'une jeunesse intempérante. Vertiges, céphalées, troubles cardiaques, hallucinations, des signes d'un profond déséquilibre neuro-végétatif, se manifestent et nécessitent le repos et la tran-

quillité. Maurice Rollinat va se reposer à Bel-Air, propriété de sa famille, en plein Berry. C'est une vieille demeure sombre et solitaire; le jeune homme passe la journée dans la métairie voisine et ne vient que dormir au château. Une nuit, il est éveillé par des coups sourds et répétés; il se lève apeuré; il rencontre dans le couloir l'ombre de sa mère, qui, pourtant, habitait loin de là. Le pauvre garçon en conçoit une frayeur extrême et sonne de la cloche à toute volée pour demander assistance. Les métayers accourent et le croient fou. Il aurait eu une sorte d'hallucination.

A ce moment, août 1868, il écrit à un ami : « Aujourd'hui, je ne suis plus le Rollinat que tu as connu, c'est-à-dire un garçon plein de pétulance et de gaieté folle. Non ! Tout cela s'est évanoui devant la réalité de la vie ! Au collège, je voyais toute chose avec les yeux de l'imagination; il me semblait que l'existence était un lieu de délices où l'on n'avait qu'à se baisser pour cueillir des fleurs ! Hélas ! à peine étais-je sorti de pension que mon âme prenait déjà une teinte sombre et que mes idées suivaient une pente douloureuse : des contrariétés avec ma mère, la mort de mon pauvre père, de cet homme si vénérable qui passait sa vie à faire le bonheur des autres, tout cela m'a brisé le cœur; et maintenant je suis triste comme la nuit, et mes yeux sont hagards quand ils contemplent le passé... » (4).

Déjà le jeune homme est désabusé. Son corps maladif, son âme trop sensible, ont vécu sans mesure. Toute sa vie, d'illusions et de déceptions cruelles, aboutit à l'extrême lassitude; et, n'étaient les satisfactions de l'art, il sombrerait dans le désespoir.

Puis vient la guerre de 1870. Son frère, lieutenant d'infanterie, dispense le poète de partir aux armées. D'ailleurs, le mauvais état général de Maurice ne l'eût pas permis.

(4) Lettre publiée par le *Figaro* du 1^{er} février 1930, in *La jeunesse fiévreuse de Rollinat*, par Jacques Patin. Nous remercions la direction du *Figaro* de la gentillesse avec laquelle elle nous a fourni ce document et quelques autres.

Maurice Rollinat, encore que désabusé, a des ambitions littéraires, conserve son goût du macabre et de l'étrange. Il se complaît aux « scènes lugubres », à la « musique hallucinante », et, misanthrope par nécessité, tempérant par prescription médicale, il prend goût à la souffrance. Il se nourrit des *Fleurs du Mal* et des *Histoires extraordinaires*. En lisant Baudelaire et Poë, il sent qu'il a quelque chose en lui. En 1870, il envoie à George Sand quelques-uns de ses essais poétiques et sollicite son avis. Voici ce qu'on lui répond de Nohant : « Il me semble que vous avez du talent et que vous en aurez plus encore. Il y a de belles strophes, d'autres dont la fin tombe un peu ou dont l'élan ne se soutient pas. Je pense qu'en devenant plus sévère pour vous-même vous deviendrez poète comme ceux dont le vers est à la fois énergique et châtié, sans qu'une défaillance passagère dépare le bouquet. Quant à être poète par tempérament et par nature, vous l'êtes à coup sûr. Faites sortir tout ce qui est en vous... »⁽⁵⁾.

La situation précaire des finances familiales presse le malade de trouver une situation. Hanté par des espérances littéraires, Maurice Rollinat accourt à Paris en 1872.

III. — Paris et la gloire.

Ironie du sort, le poète aux inspirations démoniaques et aux pensées lugubres est employé au bureau des naissances et des décès de la mairie du VII^e arrondissement. Le docteur Greletty, son ami, l'entraîne souvent dans les amphithéâtres d'anatomie, en proie à ce frisson nouveau. Sa charge l'oblige à fréquenter la morgue et les croque-morts. Le soir, son travail achevé, il erre « de caveau en caveau, récitant ses vers, chantant ses enivrantes mélodies devant un public d'admirateurs fervents »⁽⁶⁾. Cependant, en 1877, paraît chez

(5) *Figaro*, 8 févr. 1930, *op. cit.*

(6) Jean-Paul Dubray, *Maurice Rollinat*.

Fischbacher, sans aucun succès d'ailleurs, un recueil de vers intitulé *Dans les Brandes*. Ce sont cependant des poésies d'une grande fraîcheur d'âme où le poète chante son pays natal, ses vacances dans le Berry. A cette époque, un jour qu'il est las de la capitale, il écrit à sa mère : « J'ai besoin d'air pur et de solitude, de marche longue dans un pays pittoresque et d'impressions calmes au milieu des champs ! Je vois trop les hommes, je veux voir les bœufs et les ânes. » Il le redit en vers :

Hors de Paris mon cœur s'élance,
Assez d'enfer et de démons,
Je veux rêver dans le silence
Et dans le mystère des monts.

Il évoque harmonieusement la lueur plongeante de la lune parmi les ajoncs du marais et son flottement autour des chouettes des vieilles tours. Mais déjà le spleen s'empare de lui :

Arbres, grands végétaux, martyrs des saisons fauves...
Le poète vous aime et vos spleens sont les siens.

Un souffle humide sort de la mare aux cressons :
O spleen, voici qu'à flots dans mon cœur tu déferles.

Il a peur quand il aperçoit la vieille lavandière au bord de l'étang, car :

la centenaire aux yeux jaunes,
Accroupie au pied des grands arbres,
Sorcière de la brande, où je m'en vais tout seul,
Frappe à coups redoublés un drap long de trois aunes,
Qui pourrait bien être un linceul.

Nous allons retrouver le besoin d'évasion et de solitude et aussi le spleen, la tristesse et le macabre dans sa nouvelle œuvre : les *Névroses*; et les *Luxures* sont en germe déjà dans la fameuse pièce des *Brandes* : *Les bottines d'étoffe*. En

voyant tourner un manège forain, ses regards sont sollicités par des pieds de femme qu'il aurait voulu « mordre en les voyant tout nus ». Ces bottines l'hallucinent véritablement. C'est là un fétichisme sadique qui découvre encore un des côtés morbides de Rollinat :

Elles me piétinaient l'imagination
Mais avec tant d'amour qu'ainsi foulé par elles
J'avais des voluptés presque surnaturelles.

En même temps qu'il compose *Dans les Brandes*, Rollinat met en musique et chante en public des poésies de Baudelaire et de lui-même. Il produit une grande impression sur les auditeurs. Sa musique est qualifiée de « cri de l'âme », de « mélodie extra-humaine » par Charles Buet. Massenet lui conseille vainement d'étudier l'harmonie⁽⁷⁾. Ce n'est pas l'avis du poète : « Le jour où ma musique serait harmonisée ou soumise aux règles, disait-il, elle ne signifierait plus rien. » Pour Gounod, Rollinat est un fou de génie. Rappelons que la musique russe contemporaine a su aussi se passer des règles trop strictes des écoles.

Maurice Rollinat a composé, sur des thèmes baudelairiens ou personnels, des mélodies comme *le Corbeau*, des rondeaux comme *La chanson de la perdrix grise*, enfin de nombreuses valse. Les recueils principaux sont intitulés : *Harmonies*, *Amoureuses*, *Bucoliques*, *Pastorales*, *Rouges et Noires*.

Nous avons entendu jouer quelques-uns de ces morceaux. On les trouve en librairie, édités par Heugel. De l'avis de divers musiciens, on s'explique malaisément l'immense succès qu'obtenait cette musique quand elle était jouée par Rollinat.

Pourtant, Judith Cladel parlait de mélodies qui « collaient à sa poésie circéenne comme des voiles mouillés sur un corps nu »; pourtant Gounod était un fervent de Rollinat

(7) Ces jugements sur la musique de Rollinat sont extraits de la thèse de Frugier, 1923.

comme sa fille, Mme de Lassus Saint-Genies, nous l'a très aimablement confirmé. Le Docteur Maurice de Fleury nous dit dans ses souvenirs⁽⁸⁾ avoir entendu chez Alphonse Daudet Rollinat au piano chanter ses compositions, entre autres :

Vous êtes un beau soir d'automne, clair et rose,
Mais la tristesse en moi monte comme la mer.

Léon Bloy, dans les *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, raconte qu'il a plusieurs fois entendu Rollinat interpréter son œuvre, fusion étrange de musique et de poésie. Mais, conclut-il : « Rollinat ne trouve pas d'interprètes. Soit indocilité d'esprit, soit impuissance d'âme, personne, jusqu'à présent, n'a pu surmonter l'inexprimable difficulté de cette musique inouïe, fantastique, extra-terrestre, qui corporise le rêve et la peur à force de les exaspérer... Très vraisemblablement, Rollinat est condamné à rester pour longtemps, pour toujours peut-être, son propre virtuose. C'est sa gloire et c'est son deuil. »⁽⁹⁾.

A ce moment se déroule le grand roman d'amour de Maurice. Au cours de son congé de 1876, il découvre en Savoie une douce jeune fille, Marie Serullaz. Très épris, il l'épouse en 1878. Ce mariage lui assure mieux que l'indépendance, une compagne gracieuse, intelligente et bonne et certainement conseillère tutélaire, qu'il aime d'abord de tout son cœur, comme le traduisent les sonnets acrostiches dissimulés dans les *Névroses* :

Archange féminin dont le bel œil sans trêve
Miroite en s'embrumant comme un soleil navré,
Apaise le chagrin de mon cœur enfiévré,
Reine de la douceur, du silence et du rêve.

(8) *Nouvelles littéraires*, 18 juill. 1931.

(9) *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, p. 265-266.

Léon Bloy insiste aussi sur le caractère religieux de la musique de Rollinat. Selon lui, Rollinat aurait écrit sur le *quot undis lacrymarum* une mélodie « quasi séraphique que l'église catholique popularisera quelque jour, et qui semble faire pleuvoir, autour de celui qui la chante, des rayons d'extase ». *Op. cit.*, p. 273.

Inspire-moi l'effort qui fait qu'on se relève,
Enseigne le courage à mon corps éploré... (10).

Mais, vite, les divergences apparaissent : la jeune femme pudique, élevée dans un milieu bien pensant, ne peut accepter de recevoir les amis bohèmes et débraillés que Maurice amène à la maison. Son état d'esprit ne saurait s'accommoder des exaltations et des dépressions continuelles du poète, et surtout de ses habitudes d'intempérance. Un jour, elle s'enfuit à Lyon chez ses parents. Un bref retour est tôt suivi d'une séparation définitive.

L'état de santé de Maurice est-il un peu responsable de cette brouille ? C'est possible. Les biographes le dépeignent comme très fatigué, souffrant de céphalalgie, de dyspepsie, de troubles de l'intestin. Il était très irritable, lassé et déçu par de multiples bonnes fortunes, menant une vie épuisante.

Et cependant les succès littéraires et artistiques l'entourent d'une auréole de gloire. « Aux Hydropathes », avec Emile Goudeau, Coppée, Monselet, André Gill, Paul Arène et Coquelin Cadet, puis au « Chat noir », de Rodolphe Salis, Rollinat récite ses vers et chante ; il obtient un immense succès. Son talent déborde le cercle restreint des cabarets artistiques. Un jour, Sarah Bernhardt organise une soirée en sa faveur. Il chante « avec cette voix saisissante, brisée, qui semble vouloir surmonter un sanglot, tantôt farouche, tantôt rugueuse, mordant comme un acide » (11), et l'illustre artiste se pâme d'admiration. En même temps, il est sacré grand poète par Albert Wolf dans le *Figaro* et par Barbey d'Aurevilly dans le *Constitutionnel* : « Ce n'est pas d'un livre que je veux parler aujourd'hui, écrit l'auteur des *Diaboliques*, c'est d'un homme ; l'auteur d'un livre, il est vrai, et même d'un livre de poésie qui n'est pas publié encore... Cependant, je connais ce livre. Il a passé devant moi sous deux formes qu'il ne gardera pas

(10) *Névroses* : L'ange gardien, p. 21.

(11) Jean-Paul Dubray, *Maurice Rollinat intime*, p. 24.

(la musique et la récitation). L'auteur de ces poésies a inventé pour elles une musique qui fait ouvrir des ailes de feu à ses vers et qui enlève fougueusement, comme un hippogriffe, ses auditeurs fanatisés. Il est musicien comme il est poète, et ce n'est pas tout, il est acteur comme il est musicien...

» Quel dommage qu'il ne puisse se mettre tout entier sous la couverture de son livre! Il serait acheté à des millions d'exemplaires. » (12).

Remarquons en passant que Barbey insiste plus sur l'acteur que sur le poète. Est-ce que « ce fut l'homme qui fit la renommée du poète », comme le croit le Docteur Guilbert? En tout cas, ce charmant causeur, ce diseur inoubliable, qui exerce une prodigieuse action sur les nerfs de ses auditeurs, est, si l'on en croit les frères de Goncourt dans leur *Journal*, d'une beauté prenante avec « des cheveux annelés, un peu à la forme des cheveux serpents d'une tête de Gorgone, l'œil à l'enchâssement mystérieusement profond, des yeux ombreux, d'une sybille dans une peinture de Michel-Ange » (13).

Les Névroses, impatientement attendues, paraissent chez Charpentier en 1883. Le livre est accueilli avec un enthousiasme indescriptible. « Une partie du livre, nous dit Gustave Geffroy, est consacrée aux descriptions macabres, aux récits de cauchemars. La peur y règne en maîtresse. Ce sont les années noires, hallucinées, la recherche trop ardente et maldive des excès de nervosisme, des terreurs sans objet, des étrangetés artistiques. A chaque page, la putréfaction, le squelette, le glas de la mort. » (14).

Ouvrons le livre. Le mal est en nous; nous ne pouvons le vaincre. Où que nous allions, la peur nous suit :

D'où vient que parfois, tout à coup,
L'angoisse te serre le cou?

(12) Barbey d'Aurevilly, article du *Constitutionnel*, 1883.

(13) *Journal des Goncourt*.

(14) Gustave Geffroy, préface de *Fin d'œuvre*.

Le poète halluciné revoit :

Les reflets de la mer et ceux des cierges blancs
Qui brûlent pour les morts près des rideaux tremblants.

Il sent les parfums obsédants de la mort; il s'en gorge comme d'une pâture; il les appelle « recéleurs du songe et de l'oubli » :

Jusqu'à ce que l'infecte et mordante mixture
De sciure de bois, de son et de phénol
Saupoudre le corps froid, couleur de vitriol,
Dans le coffre du ver et de la pourriture.

Nous voici, d'un coup, au centre du macabre, pôle d'inspiration autour duquel tournent les quelque 400 pages du livre. Donnons quelques exemples de la manière du poète. Dans les *Plaintes* :

L'agonisant croasse un lamento qui navre;
Et quand les morts sont clos en leur coffre obsédant,
Le hoquet gargouilleur qu'ils ont en se vidant
Filtre comme la plainte infecte du cadavre (15).

Le livre des *Luxures* nous mène à l'excès de la sensualité. Nul n'a crié plus haut les besoins charnels. Il se fait le chantre du besoin, du désir, du rut et de la possession. Ses vers se roulent comme des tortionnaires sur une chair qu'on sent épuisée, et font l'impossible

Pour forcer la chair morte à devenir vivante (16).

Et, même dans la tombe, écoutez le Mauvais mort!

La chair de femme est là, frôleuse et tracassière!
Pour des accouplements fourbes et scélérats,
Le désir ouvre encor ce qui fut nos deux bras
Et ma lubricité survit à ma poussière (17).

(15) *Névroses* : Les plaintes, p. 24.

(16) *Névroses* : A l'insensible, p. 107.

(17) *Névroses* : Le mauvais mort, p. 113.

Rollinat aime assaisonner ainsi le macabre de luxure et la luxure de macabre. Mais le livre continue et change d'aspect. Nous baignons notre front brûlant dans l'eau vive des *Refuges*. La nature est une enchantresse et cicatrise rapidement le pauvre cœur du poète : elle est l'arc-en-ciel, l'allée de peupliers, à l'heure du rêve et de l'effacement, quand la rivière est nette comme un marbre. Lièvre, rossignol, saute-relu, liseron, sont l'âme du paysage bien-aimé.

Des pêcheurs roses, tous en chœur,
Embaument les vignes désertes;
Le battoir fait son bruit claqueur
Au bord des mares découvertes,
Et la nuit perd de sa longueur (18).

Après ces airs de flûte, le poète prend sa grande lyre émouvante pour nous évoquer les pouliches dans le vallon, et chante l'hymne réaliste et grave de « la Vache au Taureau », dont voici le début :

A l'aube, à l'heure exquise où l'âme du sureau
Baise, au bord des marais, la tristesse du saule,
Jeanne, pieds et bras nus, l'aiguillon sur l'épaule,
Conduit par le chemin sa génisse au taureau.

Compagnonnage errant de placides femelles,
Plantureuses Vénus de l'animalité,
Qui, dans un nonchaloir plein de bonne santé,
S'en vont à pas égaux comme deux sœurs jumelles.

Si le pis est pesant, les seins sont aussi lourds,
L'une a les cheveux drus, l'autre les crins opaques
Et leurs yeux sont pareils à ces petites flagues
Où la lune projette un rayon de velours.

(18) *Névroses* : Rondeau du printemps, p. 163.

Aussi, rocs et buissons, les chênes et les chaumes
Semblent leur dire, émus de cette humble union,
Qu'en ce jour c'est la fête et la communion
Des formes, des clartés, des bruits et des aromes.

Un seul point les sépare, et ce point-là c'est tout :
Séduite un beau matin par le serpent fait homme,
Aux rameaux du plaisir, Jeanne a cueilli la pomme,
Tandis que la génisse est vierge de partout.

Ses cornes aux bouts noirs, arquant leurs fines pointes,
Parent son doux visage, et d'un air ingénu,
Toute neuve, elle apporte à son mâle inconnu
Ses lèvres de pucelle hermétiquement jointes.

Elles s'envont ainsi le long des églantiers,
Où l'Aurore a pleuré son déluge de perles,
Et le vol des piverts, des margots et des merles
Les effleure et les suit par-dessus les sentiers.

Bientôt, sur leur trajet, la brise encore moite
Embaume son murmure et chauffe son soupir;
Le lièvre, à travers champs, flâne et vient s'accroupir,
Et le ciel resourit à l'eau qui remiroite.

La vache, en mal d'amour, brame, le cou tendu,
Ou flaire les gazons, sans danger qu'elle y morde,
Et la fille, en chantant, la mène par la corde,
Ivre et sereine au fond de ce pays perdu (19).

Il pleure le triste sort du cheval poitrinaire dont « la toux retentit comme une plainte humaine ».

Mais, adieu la contemplation des choses de la terre. Pendant que rêve le poète,

Soudain le sphinx tête de mort
Passe et dit : « Tu seras cadavre. » (20).

(19) *Névroses* : La vache au taureau, p. 170.

(20) *Névroses* : Les papillons, p. 189.

C'est fini. Le repos aux bords de la Creuse est terminé; nous repartons suivant le vol déployé des alexandrins vers le royaume de la peur, des *spectres*, des *ténèbres* et de la mort.

Toute l'inspiration du satanisme des *Névroses* est soufflée au poète par l'*Amante macabre*, quand elle chante ainsi :

Et toi poète, épris du Sombre et du Hideux,
Râle et meurs! Un ami te mettra dans la bière
Et sachant notre amour nous couchera tous deux
Dans le même sépulchre et sous la même pierre.

Alors de chauds désirs inconnus aux défunts
Chatouilleront encor nos carcasses lascives,
Et nous rapprocherons, grisés d'affreux parfums,
Nos orbites sans yeux et nos dents sans gencives! ⁽²¹⁾

« Satanisme, amours de poitrinaires et d'outre-tombe, lubricité qui survit dans le cadavre, hallucinations, obsessions, *dies irae* sortis des ruines, appels des glas, agonies lentes, cœurs qui suintent des larmes de pus, bières que l'on cloue, linceuls collants et souillés, masques grimaçants d'horreur arrachés aux frontons des cathédrales, vision de squelettes, de faces cyniques, de femmes vicieuses et frénétiques telles qu'en burina Félicien Rops, vers grouillant dans la pourriture, odeurs de cierges, d'encens et de charognes, mouches rôdeuses autour des pestilences, éclairs de folie, plaintes infinies, larmes, sang et sanie, voilà de quoi sont faites, sont pétries, où prennent leur source, ces *Névroses*, au-dessus desquelles plane éternellement, sournoise et rapace, « Notre-Dame la Mort » ⁽²²⁾.

C'est le succès inouï, colossal, inoubliable. On se dispute le poète. On exige qu'il déclame et qu'il chante. Mais chaque fois il doit faire un effort de plus; tous ses nerfs vibrent et parti-

(21) *Névroses* : L'amante macabre, p. 287.

(22) Hugues Lapaire, Rollinat, poète et musicien, p. 117.

cipent à la souffrance qu'il veut exprimer : il faut sentir, développer, réaliser, la violence et le frisson des vers.

Rollinat tend les ressorts de tout son être jusqu'à l'épuisement.

Et puis la jalousie se déchaîne contre le jeune triomphateur. On le traite de cabotin; on le félicite ironiquement de ses exhibitions. On ne croit pas à la sincérité des *Névroses*. Quelle est cette mystification? Charles Monselet lui-même, ami du poète, lui refuse la sincérité dans tout ce qui n'est pas description de la campagne; on l'accuse d'avoir copié Baudelaire et Poe.

Par surcroît, c'est à ce moment que sa femme l'abandonne à jamais.

N'en pouvant plus, il fuit à Bel-Air et donne de son départ les raisons suivantes : « J'ai dû quitter Paris pour conjurer la détente nerveuse et ramener un peu de force dans mon organisme épuisé. En dépit de ma résistance, j'étais vaincu par le mal physique. Il n'était que temps! Aujourd'hui je suis encore faible, aphone, valétudinaire, mais tout mauvais symptôme a complètement disparu.

» Je suis si dénué d'ambition et je tiens si peu à ce qu'on ne m'oublie pas que je trouve dans mon désert un apaisement singulier. Je connais deux à trois braconniers, espèces de songeurs en blouse... Avec eux j'excursionne, je chasse, je pêche au filet, et la nuit, qui vient si tôt maintenant, nous a surpris plus d'une fois sur des berges scabreuses ou dans des vallées inquiétantes. » (23). Cette lettre date du 9 décembre 1883.

IV. — La retraite berrichonne.

Ainsi donc le poète fêté de tout Paris s'exile au moment où lui sourit la fortune, car sa douleur et son angoisse ne seront comprises que des brandes et des bois. Il fuit, emmenant avec lui « la belle brute mystique à son niveau de malheur

(23) Lettre à Barbey d'Aurevilly, publiée en appendice de *Fin d'œuvre*, p. 248.

et de lassitude », une actrice, Cécile de Gournay. Pendant vingt ans (1883-1903), Maurice, auprès d'elle et cajolé maternellement, flânera le long de la Creuse, pêchant à ses heures, heureux des banquets amicaux, où sa voix trouve, pour déclamer, de puissants accords.

Depuis le jour de son arrivée au pays, sa vie n'a plus d'histoire. Elle est toutefois dans son œuvre, où l'âme chaque jour s'intègre plus intimement.

Il écrit d'abord l'*Abîme*, noire et subtile dissection du cœur humain, intermédiaire entre les folies des *Névroses* et la sagesse des œuvres de sa maturité. Il a besoin de démasquer l'hypocrisie de l'homme et grave en des vers d'airain la profondeur de son amertume :

Notre âme, ce cloaque ignoré de la sonde,
Transparaît louchement dans le visage humain (24).

La conscience, la pensée, l'art, sont vains. Le désespoir emporte l'homme, à moins qu'il ne tombe sans force dans les bas-fonds de l'indifférence et de l'ennui.

Sous ce nuage de stupeur,
Sans désir, sans remords ni peur,
La vie, à force de torpeur,
Est insoufferte
Par cet opaque abasourdi,
Somnambule du plein midi
Traînant dans un corps engourdi
Une âme inerte (25).

Le mal est notre maître absolu. Nous ne pouvons le fuir. Nous sommes les jouets de la perversité; menés par elle sans raison, notre révolte inconcevable avorte fatalement.

L'esprit humain est sur la terre
Une espèce de Dieu banni
Expiant un crime infini

(24) *L'Abîme* : Le facies humain, p. 1.

(25) *L'Abîme* : L'ennui, p. 63.

Dont il ignore le mystère.

.....

Impalpable en proie au solide,

Il prendra, se sachant ailé,

Un vol à jamais refoulé

Par sa haineuse chrysalide (26).

Ni le corps ni l'âme n'ont de repos. La mort pèse sur nous comme une incertitude affreuse; on ignore quelles souffrances elle tient en réserve.

Ne crois pas que la tombe ignore

Quel vivant fut le trépassé :

C'est le pire des *in pace*

Pour celui qui la déshonore.

Oh ! retarde ta chute encore (27).

Alors que faire? Jouir... et simuler car la mauvaise foi prospère. La morale est un leurre. Notre âme :

Souffre, lutte et languit dans la démence infâme

Sous la vermine du péché (28).

Nul livre n'a fouillé plus profondément, plus cyniquement le mal : « Je vois de jour en jour, écrit l'auteur, se creuser davantage mon épouvantable *Abîme humain*; je dis épouvantable, car, en vérité, parfois, j'ai eu peur en osant telle pensée, telle image, tel mot, qui me démasquait trop à moi-même. N'importe, j'irai jusqu'au bout de cet aveu souterrain qui peut être celui de tout homme tentable; j'ai confessé mon propre venin, et par l'induction de la si triste expérience, j'ai raconté celui des autres. » (29).

Il faut croire le poète, et d'autant plus que l'art de ses

(26) *L'Abîme* : Les antagonistes, p. 134.

(27) *L'Abîme* : Prière, p. 139.

(28) *L'Abîme* : La vision du Péché, p. 195.

(29) Lettre à Armand Dayot, 11 déc. 1884, *op. cit.*

vers est plus contenu, plus austère. Il n'a rien écrit qui soit plus amer.

L'existence est pour l'homme un cadran plein de nuit
Dont il s'obstine en vain à voir tourner l'aiguille (30).

Aucune idée fixe, d'ailleurs, sauf celle de l'incertitude humaine, lutte continuelle du scepticisme contre l'inquiétude.

Heureusement que le repos et les simples amitiés de Freselines, en Berry, et les longues promenades sont venues le consoler et nous révéler un nouvel aspect de sa poésie, un Rollinat paysagiste minutieux mais ému, qui donne à chaque détail une signification, à chaque geste une destinée.

La Nature (1892) apporte l'hommage d'un être raisonnable à la grande vie végétale qui ne connaît d'autre loi que la pérennité. *Dans les Brandes* se jouait des rayons, des feuilles et des eaux. Maintenant l'hymne est plus complet, plus objectif aussi. Le poète ne quémade pas de consolation, mais cherche l'oubli des éternelles questions humaines dans l'énigme des êtres et des choses également soumis au destin. Quand il nous apparaît qu'il y a du bien et du mal dans la nature, c'est une illusion; en réalité, tout est égal et doit s'accomplir. Mais, malgré son souci d'objectivité, c'est son âme avec sa tristesse et sa peur qu'il exprime :

D'où vient que ce pacage avec un arbre au fond
Suffit à composer toute une solitude
Funèbre, un Sahara visqueux d'inquiétude,
Désert d'ennui, toujours de plus en plus profond?

Il est vrai qu'au ciel bas les nuages s'en vont
Ternissant l'herbe haute où passe le vent rude
Et qu'aux lointains boisés si mornes d'attitude
On distingue déjà des verts qui se défont.

(30) *L'Abîme* : L'heure incertaine, p. 277.

Et puis le crépuscule a fini ses apprêts,
L'ombre descend du ciel et monte des marais,
Goutte à goutte un clocher pleure des glas moroses.

A moins que ce qui fait l'horreur de cet endroit
Hélas! son abandon et son deuil, ce ne soit
Ma pensée encor plus lugubre que les choses (31).

Les réflexions de ce genre, les sanglots romantiques, cèdent souvent le pas à des descriptions fraîches, rustiques et colorées. Voici les vaches à la pâture :

Maintenant, l'œil mi-clos, en cette herbe mouillée,
Elles semblent dormir le bon ruminement,
Celle-ci, flanc à bas, dans le plein vautrement,
Une couchée-assise, une autre agenouillée.

Et le soir les surprend dans ces diverses poses,
Tandis qu'au beau milieu de leur jonchement noir
Trois grands taureaux, debout, chargés de nonchaloir,
Se profilent, tout blancs, avec les cornes roses (32).

Le style est un peu lourd, mais une telle citation témoigne que malgré l'obsession de la peur et de la mort Maurice Rollinat possède, presque à l'état de sensation pure, le don de voir.

En 1896, il publie les *Apparitions*, poèmes de légendes et d'évocations, vibrant d'âmes multiples et merveilleuses qui hantent les histoires racontées au coin du feu par les anciens du pays. Mais vues à travers une âme inquiète, les fées deviennent des squelettes, les précipices des vampires, les grottes « des caveaux et des fosses ouvertes ». Rollinat aurait pu mettre en exergue : A la gloire de la peur, car elle est l'héroïne, elle est la muse qui distrait du néant :

Mais lui, restant son propre émule
Il tordait son esprit, son cœur,
Passait le suc de son labeur
A tous les cribles du scrupule.

(31) *La Nature* : La chagrineuse, p. 240.

(32) *La Nature* : Le troupeau de vaches, p. 301.

Voici que dans le gouffre avide,
Qu'il crut combler, le malheureux!
Il s'engloutit toujours plus creux,
Se débat, vidé, dans le vide (33).

C'est après des strophes aussi désespérées qu'il compose ses poèmes les plus objectifs, et les plus émus à la fois, à la gloire des bœufs et de l'herbe.

Voici Nuit de mendiant.

Dans l'étable où guetteuse, à son mur solitaire,
Mainte araignée ourdit son filage muet,
Le mendiant s'éveille et s'étonne, inquiet,
D'un bruit dont le tumulte augmente le mystère.

C'est sourd, compact, avec des cliquetis de chaînes...
Un grand piétinement qui se rue et qui court...
Une rumeur massive où passe un souffle lourd
Comme celui du vent d'orage dans les chênes.

Voici qu'entre les bœufs, sur la paille de chaume,
Par eux tous longuement, avidement humé,
S'en dresse un autre, brun, tout de vague embrumé,
Qui n'est, visiblement, qu'un horrible fantôme.

Certe ! Ils ont reconnu dans cette forme noire
Un des leurs disparu ! car l'accueil qu'ils lui font
Prouve par l'accent doux de leur beuglé profond
Qu'elle n'a pas cessé de hanter leur mémoire.

Un magique pouvoir a délié ces bêtes,
Qui vers le spectre ami tendent leurs grosses têtes;
Et, glacé de terreur sous ses haillons bourbeux,

Frissonnant, attendri, du fond de son coin sombre,
Le pauvre mendiant regarde tous ces bœufs
Qui caressent du vide et qui lèchent de l'ombre (34).

(33) *Les Apparitions* : La Nature et l'Art, p. 303.

(34) *Les Apparitions* : Nuit de mendiant, p. 228.

Quelle admirable simplicité et que de mystère !
Citons encore l'*Herbe* :

Gloire à l'herbe, à jamais nourricière et décor
Des bons ruminants vénérables,
Et qui, fêtant la vie, agrément la mort,
Fleurit nos cendres misérables.

L'herbe, tapis du sol, y gardant le dernier
L'éclat profond de sa peinture !
Nappe de la lumière, écrin de la nature
Pendant son rêve printanier !

Sous le vibrant azur s'allume sa surface
Qui miroite à frissons lustrés;
Les arbres et les rocs surgissent plus sacrés
Dans ce reposoir de l'espace.

Même lorsque l'hiver l'éteint sous le ciel morne,
La glace du froid des tombeaux,
Elle étend, noble encor, sa nudité qui s'orne
Du noir bleu groupillant des corbeaux.

Par la voix des grillons qui peuplent son mystère,
Elle chante pendant l'été
Le mystique unisson des cieux et de la terre,
L'extase de l'immensité !

Enfin le cher printemps berce l'âme et la vue...
Avide, on contemple de près
L'herbe déjà nouvelle et déjà si touffue,
D'un vernis si tendre et si frais.

A nos ennuis le sol a rendu le remède,
L'apaisement ensorceleur,
Par la reposante couleur
De sa belle toison qui flotte au vent tiède.

L'herbe triomphe avec le lézard, l'oiselet,
Avec la coccinelle ronde,
Avec les gazouillis, les souffles, les reflets,
Exhalés par l'air et par l'onde.

Tous les verts, depuis ceux du nuage superbe
Jusqu'à ceux des mousses des bois,
Y sont fondus !... Pour voir tous ces verts à la fois
Il suffit de regarder l'herbe !

Ici, parmi ses brins, feuilles et longues tiges,
Dans une extase qui frémit,
Elle offre, diapré, le délicat prestige
De fleurs qui sont fleurs à demi.

Et par coins, se mêlant aux boutons d'or nabots,
Aux minuscules marguerites,
Où va le papillon comme autour des flambeaux

La fougère qui croît, sans trop se dépêcher,
Fait des crosses d'évêque humbles, toutes petites,
Entre l'arbuste et le rocher ⁽³⁵⁾.

Et la vie simple continue. Il observe les Paysans et les Bêtes. Il invite à sa table le bon abbé Daure, curé de campagne, bon vivant et saint homme.

En 1898, paraît : *Ce que dit la vie, ce qui dit la mort*, méditation en prose sur le néant.

En 1899 : *Paysages et Paysans*, où les gas du Berry s'expriment en un patois finaud et jovial.

En 1903 : *En errant, proses d'un solitaire*, série de méditations, d'un style devenu très harmonieux.

A sa mort, il laisse inédit : *Les Bêtes, Ruminations*, et les pièces assemblées depuis dans *Fin d'Œuvre*.

(35) *Les Apparitions* : L'herbe, p. 130.

V. — Les derniers mois et les causes de la mort.

Les troubles dyspeptiques, d'incessants maux de tête, des douleurs articulaires, contribuent à exaspérer l'hypocondrie et la psychonévrose de Rollinat. Il craint la maladie. Il redoute ses atteintes. Il cesse de priser parce qu'il lui vient, dit-il, du mal au nez; il a peur d'avaler les noyaux des prunes qu'il mange; il ne cesse de se déclarer perdu. Il consulte tous les médecins rencontrés...

Cependant, il maigrit de façon effrayante. Deux ans avant sa mort, en 1901, il a déjà, dit son ami Ponroy, « les yeux d'un vieillard ». Son esprit, par contre, conserve toute sa lucidité.

Cécile de Gournay, sa compagne, était depuis longtemps morphinomane. On ne serait pas étonné que, pour calmer ses douleurs de plus en plus intenses, Rollinat ait eu recours à l'apaisante drogue. En août 1903, Cécile est mordue par un chien; transportée à Paris, elle meurt presque aussitôt d'une aggravation de sa morphinomanie, et non, comme le croit le pauvre Maurice, de la rage.

Dès lors, notre malade reste seul, abandonné de sa famille, même de sa mère, qui refuse de transmettre à sa femme, Marie Serullaz, la lettre où il demande du pardon et des secours. Voici quelques passages émouvants de cet appel : « Où, quand et comment recommencerai-je une nouvelle existence? Je ne puis faire pour le moment et peut-être de longtemps encore un projet à cet égard, puisque je suis malade, en traitement des plus sérieux contre l'ébranlement nerveux qui me mine et me torture.

« Mais néanmoins, dès maintenant, je pense à Marie Serullaz, restée ma femme malgré tout, et je me dis que, chacun de nous étant par l'âge et par l'expérience devenu moins intransigent..., ce qu'il y aurait encore de mieux pour nous, pour la dignité de nos situations respectives, ce serait de

revenir l'un à l'autre et de passer tranquillement ensemble les jours qu'il nous reste à vivre. » (36).

Voyant sa détresse, son ami Alluaud l'emmène à Crozant, puis à Limoges, pour le distraire. C'est dans cette localité que le poète, à bout de forces — il pèse 45 kilos — tente par deux fois de se donner la mort. Il se tire une balle sous le menton, mais sa main tremble, et la balle effleure seulement la mâchoire; puis il essaie maladroitement de s'étrangler.

De passage à Limoges, le Docteur Gilbert-Ballet préconise le transport de Rollinat dans une maison de santé. On l'amène à la clinique Moreau de Tours, à Ivry. Il y meurt presque aussitôt après son arrivée, sans aucune consolation, le 26 octobre 1903.

« La folie est une légende abominable des journaux », écrit, quelques jours après, le cousin du défunt, Saint-Paul Bridoux. En effet, au moment de sa mort, Rollinat a conservé toute sa lucidité d'esprit, sinon le parfait équilibre de l'âme.

De quoi donc est mort ce dyspeptique? De cancer; épuisé par les incessantes hémorragies d'un cancer de l'intestin siégeant au voisinage du rectum. Ce cancer simule tout d'abord un néoplasme gastrique. Toute sa vie, Rollinat avait souffert de l'estomac. Ces troubles ont été exagérés par des écarts de régime, l'abus du tabac, les chocs émotionnels, les angoisses. Il fut atteint de gastrite hypopeptique. Au moment où apparut le cancer de l'intestin, l'anorexie était presque totale. Un état cachectique s'amorçait chez lui depuis longtemps.

(36) Lettre à sa mère, sept. 1903, *op. cit.*

CHAPITRE II

GENESE DE L'ŒUVRE

« O fonts de poésie, ô pères, fameux sages,
O des autres chanteurs ornement et clarté,
Soutenez ma faiblesse, et que me soit comuté
Le désir qui m'a fait rechercher vos ouvrages. »

(Jean MOREAS, *Eriphyle et sylves nouvelles*.)

« Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
Travaille; ose achever cette illustre conquête.
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?
Travaille; un grand exemple est un puissant témoin.
Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même. »

(André CHÉNIER, *L'invention*.)

Introduction.

L'œuvre de Maurice Rollinat dépend essentiellement de son émotion et de ses dons d'observateur. Mais quelque grand que soit l'écrivain, il ne saurait tirer son fonds entièrement de lui-même; et, dans le cas présent, il n'a pas nié ce qu'il doit aux maîtres qu'il a choisis. Nous chercherons la trace de ces influences littéraires et celles de la terre berrichonne, puis, nous acheminant vers le centre de l'âme, nous découvrirons les raisons intimes de l'œuvre : la mort, la nature et le mal. Ceci fait, notre tâche psychologique sera simplifiée, et nous aurons, chemin faisant, noté des passages de l'œuvre où l'observateur fait preuve d'une précision quasi médicale.

A. — Les influences.

I. — INFLUENCE D'EDGAR POE.

Le nom de l'auteur des *Histoires extraordinaires* est plusieurs fois cité dans les *Névroses*. C'est au génie ténébreux de l'Américain que rend hommage le sonnet suivant :

Edgar Poe fut démon, ne voulant pas être ange,
Au lieu du Rossignol, il chanta le Corbeau;
Et dans le diamant du Mal et de l'Etrange
Il cisela son rêve effroyablement beau.

Il cherchait dans le gouffre où la raison s'abîme
Les secrets de la Mort et de l'Eternité,
Et son âme, où passait l'éclair sanglant du crime,
Avait le cauchemar de la Perversité.

Chaste, mystérieux, sardonique et féroce,
Il raffine l'Intense, il aiguise l'Atroce;
Son arbre est un cyprès, sa femme, un revenant.

Devant son œil de lynx le problème s'éclaire.
— Oh ! comme je comprends l'amour de Baudelaire
Pour ce grand ténébreux qu'on lit en frissonnant (1).

On n'oublie pas ces vers pour peu qu'on relise Edgar Poe.

Ailleurs, dans la pièce intitulée *La Nuit de Novembre*, Rollinat indique de quelle façon, à la suite d'une lecture hallucinante, il perd la notion du réel et vient à éprouver le vertige de l'inconnu :

Puis, lorsque j'eus fini, je vis à la clarté
Du ciel illuminé comme un plafond magique,
Debout sur une roche, un revenant tragique
Drapé dans la guenille horrible du tombeau,
Et dont la main sans chair soutenait un corbeau (2).

(1) *Névroses*, p. 56.

(2) *Névroses*, p. 335.

Le Docteur Guilbert conclut de ce passage : « Ceci est la définition d'un procédé. L'auteur se pénètre, se grise d'un genre de littérature, s'exalte, s'autosuggestionne et finit par croire siennes les idées sur lesquelles il s'est appesanti. Dans ce cas, ce n'est pas la sincérité qui manque; c'est la personnalité. »⁽³⁾. Est-ce à dire que Rollinat ne soit qu'un reflet de Poe dans ses évocations de la peur et du macabre ? Nous ne le croyons pas, et nous essaierons de dégager plus loin la personnalité — car elle existe — de Maurice Rollinat.

En tout cas, une preuve de l'admiration du poète français pour Edgar Poe nous est fournie par le soin avec lequel il traduit et transpose en vers les poésies américaines. Pour qu'on puisse comparer, nous donnons successivement le texte de la première strophe du *Corbeau* et le texte de la traduction de Rollinat :

Voici le texte :

Once upon a midnight dreary
While I pondered, weak and weary,
Over many a quaint and curious
Volume of forgotten lore —
While I nodded, nearly napping,
Suddenly there came a tapping,
As of some one gently rapping,
Rapping at my chamber door.
« Tis some visitor », I muttered,
« Tapping at my chamber door
Only this and nothing more. »

Et voici la traduction :

Vers le sombre minuit, tandis que fatigué
J'étais à méditer sur maint volume rare,
Pour tout autre que moi dans l'oubli relégué,
Pendant que je plongeais dans un rêve bizarre,

(3) Docteur Charles Guilbert, *L'envers du Génie*, p. 224.

Il se fit tout à coup comme un tapotement
De quelqu'un qui viendrait frapper tout doucement
Chez moi. Je dis alors, baillant, d'une voix morte :
« C'est quelque visiteur — oui — qui frappe à ma porte,
C'est cela seul et rien de plus. » (4).

La façon d'écrire des deux écrivains diffère sensiblement.

Edgar Poe écrivait ses poésies et ses contes étranges avec une intelligence parfaite, un souci de la vraisemblance, une maîtrise de l'émotion et du style. Edgar Poe fait peur; Rollinat a peur. L'émotion à laquelle aboutit rationnellement et puissamment l'Américain constitue le point de départ de l'œuvre du poète français. Le conte intitulé *Le Chat noir* commence ainsi : « Relativement à la très étrange et pourtant très familière histoire que je vais coucher par écrit, je n'attends ni ne sollicite la créance; je serais fou de m'y attendre, dans un cas où mes sens eux-mêmes rejettent leur propre témoignage. Cependant, je ne suis pas fou, et très certainement je ne rêve pas. Mais demain je meurs, et aujourd'hui je voudrais décharger mon âme. »

Presque toutes les histoires de Poe sont amenées d'une manière analogue, avec un luxe de précautions oratoires et descriptives autour desquelles se crée l'atmosphère étrange du récit.

Rien de tout cela chez Rollinat, qui, bien que plus sobre et plus rangé que Poe, dissimule au plus mal son nervosisme. D'emblée, les choses sont vivantes, ont des amours, des haines, des intentions maléfiques :

« En face, un horizon de montagnes arborait sur le gris du ciel sa vaporeuse mélancolie bleuâtre et le reflet de cette ombre à travers l'atmosphère solennisait encore l'aspect de la vallée d'ajoncs, qui se terminait à la rivière par une monotone étendue verte...

» J'affectionnais particulièrement ce côté de la rivière, où

(4) *Fin d'Œuvre*, p. 179.

j'étais sûr de posséder la véritable solitude; mais chaque fois, surtout vers l'après-midi, à partir du graduel évanouissement du jour, j'y éprouvais un singulier malaise, très savoureux d'ailleurs, et qui se résolvait en une sorte de ravissement poétique. Oui ! Alors que j'étais le plus attentif à la pêche, il m'arrivait de songer à regarder derrière moi et d'obéir si bien à cette inquiétude que je finissais par me retourner; et le frisson me prenait souvent à fleur de peau; je surveillais certains gestes, certaines courbures, certains craquements d'arbre, je me demandais si tel roc n'avait point tressailli. N'étais-je pas assez fou pour m'imaginer que cette masse déjà si en pente s'était inclinée davantage et qu'elle allait crouler sur moi ?

» En ce moment, la même appréhension me revenait, quand, soudain, sur ma rive, au milieu des coudriers, je vis surgir un être humain. Je n'avais nullement entendu le bruit de ses pas, et je fus saisi par cette brusque apparition, qui, dans cet endroit si désert, avec la tournure de mes idées, revêtait un aspect passablement fantomatique. Un rapide examen suffit pour me convaincre que j'avais bien devant les yeux un personnage vivant, le plus rassurant de tous : un pêcheur à la ligne ! » (3).

Cette page n'indique plus du tout l'influence d'Edgar Poe. La peur physique précède le raisonnement, vérifiant la théorie de William James sur la formation des émotions. Il n'y a pas trace de préparation imaginative. C'est « la frousse à nu », pourrait-on dire, et voilà tout. On ne décrit pas des peurs semblables sans les avoir éprouvées soi-même; car, dans le cas contraire, il faudrait préparer le lecteur. Il paraît donc exagéré d'admettre que Poe transmet la peur à Rollinat. Non, il vient favoriser l'éclosion d'une angoisse plus intime et contribue seulement à colorer des miasmes et des peintures de son imagination le sentiment imprécis qui tend à s'extérioriser.

(3) *En errant* : Pêcheurs de truites, p. 17 à 19.

II. — INFLUENCE DE CHARLES BAUDELAIRE.

Edgar Poe fut son professeur de fantastique; mais où Rollinat trouve-t-il le spleen et l'exaspération sensuelle si ce n'est dans les *Fleurs du Mal*? On a même donné les *Névroses* comme une outrance maladroite de l'œuvre baudelairienne. Nous savons qu'il n'en est rien, puisque, dès son enfance, le tempérament de Rollinat le portait vers le macabre et la tristesse. Mais l'accusation du pastiche rejetée, nul ne met en doute la profonde influence sur les nerfs à vif du jeune homme de ces strophes étranges qu'il transpose en musique.

Ouvrons les *Fleurs du mal* à côté des *Névroses*. Nous constatons dès la première page une similitude d'inspiration. Voici le commencement de la pièce de Baudelaire :

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Tandis que le *Fantôme du crime* débute ainsi :

La mauvaise pensée arrive dans mon âme
En tous lieux, à toute heure, au fort de mes travaux,
Et j'ai beau m'épurer par un rigoureux blâme
Pour tout ce que le mal insuffle à nos cerveaux,
La mauvaise pensée arrive dans mon âme ⁽⁶⁾.

L'un et l'autre sont tristes d'être aux mains de Satan, empereur des Ténèbres. Tous deux aiment l'étrange, expriment des réactions secrètes et voluptueuses. Mais la poésie de Baudelaire possède une âme, de l'envolée, bat de l'aile vers l'au-delà. La volupté, l'amour des *Femmes damnées*, sont des

(6) *Névroses*, p. 3.

péchés contre l'esprit, des révoltes de créatures que travaille un cœur insatiable :

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide;
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

Baudelaire est un perversi. Rollinat copie cette perversion dans les *Névroses*, mais ne l'exprime pas aussi bien. Baudelaire est le maître des parfums, des caresses et des sadiques souffrances qu'on inflige à la bien-aimée :

Je te frapperai sans colère.
Et sans haine, comme un boucher
.....
Et dans mon cœur qu'ils souleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge !

Nous avons décelé déjà le sadisme des *Névroses*; il n'a pas cette violence.

Poète macabre, Baudelaire a donné le modèle du genre dans le poème intitulé *Une charogne* :

Au détour du sentier, une charogne infâme,
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Rollinat s'est délecté, certainement, à une telle lecture, mais il n'aurait pas trouvé de fin aussi belle que celle-ci :

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
" Qui vous mangera de baisers
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Charles Baudelaire laisse flotter autour de ses poèmes un halo d'étrangeté, comme un prolongement en dégradation de teintes, une invitation à la rêverie. Mystique, libertin, analyste de l'amour — ce dernier terme indique l'intelligence aiguë du poète — il décompose les sensations qu'il éprouve avec autant d'intensité que Rollinat décrit les souffrances et les angoisses corporelles. Bourget dit de Baudelaire que son mysticisme, expulsé de l'intelligence, demeure dans la sensation (7); Rollinat, lui, n'est pas du tout mystique.

Tandis que le premier alimente ses rêves aux sources des paradis artificiels et clame son ennui de vivre en des vers qui vivent toujours, le second, infidèle à son exaltation passagère, mais d'un même tempérament inquiet, va chercher sa consolation auprès des plantes et des bêtes de son pays natal.

La pensée métaphysique de Baudelaire ne réagit sur Rollinat que sous l'aspect d'émotion physique et de crises nerveuses. L'un souffre moralement et l'autre physiquement.

Quant au style de Baudelaire, jamais n'y peut atteindre l'autre, malgré des essais dans le genre de ceci :

J'ai fait ces vers subtils, polis comme des bagues,
Pour immortaliser la gloire de tes seins
Que mon houleux désir bat toujours de ses vagues (8).

Là s'arrêtent les comparaisons entre le romantique désabusé, sensuel amant de Jeanne Duval, et le naturaliste minutieux épris des brandes et des bois.

III. — INFLUENCE DU MILIEU.

« Une mortelle fatigue de vivre, une morne perception de la vanité de tout effort » (9), voilà comment Paul Bourget définit le mal littéraire de la fin du xix^e siècle. Et le psychologue déplore la décadence de ce monde où chacun se protège

(7) Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* : Baudelaire.

(8) *Névroses* : Les seins, p. 95.

(9) Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, préface de 1881.

des autres par un dilettantisme élégant et cosmopolite. L'individu, continue-t-il, abuse étrangement de l'esprit critique et de l'analyse; l'écrivain, isolé, consacre son talent à l'exaltation de la singularité qu'il porte en lui.

C'est, en effet, l'époque de la bohème de Murger, du symbolisme et du naturel. L'art musical et sensuel de Verlaine devient brutal et naturaliste avec Zola.

Rollinat est « fin de siècle »; il a le dégoût de vivre et le pinceau cruel. Seul le Berry l'arrache, mais non pas complètement, à l'emprise « des poètes maudits ».

Il y a floraison de cabarets artistiques.

Maurice Rollinat fonde en 1878, avec Emile Goudeau et Georges Lorin, le cercle des *Hydropathes*. Des peintres comme Willette, des fantaisistes comme Alphonse Allais, des poètes comme Edmond Haraucourt, Maurice Bouchor, Henri de Régnier, des comédiens comme Paul Mounet et les Coquelin assurent rapidement au cercle un rapide succès.

En 1884, Rodolphe Salis crée *le Chat Noir*, où, de suite, fréquente notre poète. Il y devient vite le favori de la foule, et son prestige sur les auditoires est immense.

Quelle influence exerça sur son œuvre l'ambiance enivrante et joyeuse de ces réunions, les *Névroses* la décèle aisément. Les belles choses qu'il déclame parfois n'assurent pas toujours le triomphe; aussi, désireux d'étonner, il compose *La Belle Fromagère* et le *Soliloque de Tropolmann* qui sont loin d'être des chefs-d'œuvre. « Pourquoi faut-il, dit le docteur Guilbert, que longuement, lourdement, Rollinat s'appesantisse sur l'odeur des livarots, des bondons, des géromés, et témoigne de connaissances assez peu poétiques, il faut bien l'avouer, sans parti pris, de cette nomenclature de crèmerie, si ce n'est pour arriver à ce mot de la fin fleurant la plaisanterie grivoise de café-concert : (10)

O saveur, elle était flambante de désir
Et ne sentait pas le fromage! (11).

(10) Docteur Guilbert, *op. cit.*, p. 225.

(11) *Névroses*, p. 75.

De la même veine un peu trop abondamment humoristique, sont le *Bourreau monomane*, et cette femme qui enlève sa perruque, son râtelier, son œil de verre, son nez de cire, ses seins d'ouate et désarticule sa jambe en caoutchouc.

N'insistons pas davantage sur des plaisanteries qui n'apparaissent plus dans les livres suivants. Déplorons seulement qu'elles déparent les *Névroses* entre l'*Etoile du Fou* et la *Vache au Taureau*.

Barbey d'Aurevilly devient l'ami intime de Rollinat. Il dit de lui : « Sa caractéristique, c'est d'être démoniaque en ses *Névroses*. C'est le démoniaque devant l'inconnu, embusqué derrière tout comme une escopette du Diable, devant le seul Dieu, et qui a le tremblement du démoniaque devant le Démon. C'est le tremblement, l'inspiration vraie de Maurice Rollinat, qui fait sa puissance lorsqu'il la communique entre deux frissons. » (12). Eh bien ! non. Il n'y a pas dans l'œuvre que nous étudions de véritable satanisme ; nous ne plongeons pas dans les abîmes de l'atroce et de l'odieux ; nous n'y trouvons que la peur physique de la mort et le goût physique de la chair qui conduit aux *Luxures*.

L'influence des choses sur Rollinat se résume à celle de son coin de Berry. Le pays de la *Petite Fadette* et de la *Mare au Diable* est superstitieux depuis des siècles. Hugues Lapaire nous restitue ce milieu charmant et fantastique, ses ravins peuplés de spectres, ses forêts où des bandes de loups hurlent à la mort. Sous l'emprise de mille forces inconnaisables, et du diable qui prend forme de levrette et de lutin, le paysan courbe le dos et frissonne.

Plus que partout ailleurs, la nature a des voix. Il s'opère la nuit des métamorphoses, et les noyers aux branches torses détendent leurs bras noueux pour maudire ou pour apaiser. Les brandes désertes frissonnent sous la lune, et leur solitude silencieuse est ponctuée d'instant en instant du cri rauque de la chouette.

(12) Barbey d'Aurevilly, cité par Hugues Lapaire, *op. cit.*, p. 113.

Non ! Ce n'est pas toujours le vent,
Qui fait bouger l'herbe ou la feuille
Et quand le zéphir se recueille
Plus d'un épi tremble souvent

.....

Nous pensons que les choses vivent...
C'est pourquoi nous les redoutons.
Il est des soirs où nous sentons
Qu'elles nous parlent et nous suivent (13).

Les Brandes, qui n'existent plus guère en Berry, étaient de grandes étendues sans culture, semées de bruyères et d'ajoncs. Apres et lugubres à la mauvaise saison; le printemps y mettait des teintes riantes et fraîches. Horizons d'herbes folles hérissées de marais alternant avec des bois de châtaigniers, les paysages berrichons s'animaient de légendes et de sorciers.

« Est-il rien de plus ? » s'écrie le poète.

« Et cette beauté est à ma mesure. Les Alpes et les Pyrénées m'oppressent. L'océan m'écrase. Ce coin de paysage m'est un délice; j'y suis chez moi; je le comprends, et il me pénètre; il est assez large pour m'ouvrir l'imagination et assez intime pour ne pas l'effaroucher.

» J'aime tout ce qu'il renferme, les bêtes et les gens, les bœufs et les laboureurs. Les buissons des sentiers me sourient, et les cailloux de la route sont mes amis. » (14).

B. — Les sources de l'inspiration.

I. — LA MORT ET LE MACABRE.

La mort est un des thèmes éternels de la poésie. Aucun homme doué d'émotion, et possédant le sens de la langue, n'a laissé de côté cette angoisse ou cette espérance. Mais il n'existe pas, croyons-nous, dans l'histoire littéraire de notre

(13) *Apparitions* : Les choses, p. 4 et s.

(14) Cité par Jean Dubray, *op. cit.*, p. 57.

pays d'œuvre où soient épinglés avec autant de talent le macabre et l'horreur de la décomposition que le second livre de Maurice Rollinat, les *Névroses*.

D'habitude, la pensée de la mort vient à l'appui de considérations philosophiques ou soutient de vagues espérances en l'au-delà. Elle est un mur, a-t-on dit, derrière lequel il se passe quelque chose. Pour ceux qui ont aimé, elle est la tombe, la dalle funéraire, le souvenir :

O, la plus chère tombe, et la plus ignorée
Où dorme un souvenir!

s'écriait Lamartine, en songeant à Graziella.

Eh bien! nous chercherions en vain ici des sentiments analogues. Notre poète, si grand par le talent, néglige complètement le côté de l'âme et se cantonne comme un naturaliste minutieux, et comme un sensuel avide de frissons, dans la stricte et douloureuse observation des cadavres humains; car, dit-il,

ils sont la chère pâture
De mes regards hallucinés (15).

Il est curieux d'étudier avec quel soin d'observateur, quel luxe de détails, le poète, qui veut à toute force frémir, accumule avec un plaisir pervers les mots évocateurs et les effets horribles. Il semble qu'il lui faille transposer le macabre sur deux plans d'émotions plus intenses, la peur et la volupté. Alors il jouit de son nervosisme exacerbé. Mais la crainte de la mort elle-même, la véritable crainte qu'il a, c'est la crainte du Néant qu'il exprimera dans l'*Abîme*. Quant au macabre des *Névroses*, il vient de Poe et de Baudelaire; il n'est que prétexte à convulsions.

Observateur avisé, qui a visité la morgue et les salles d'anatomie, mais surtout visionnaire capable de descriptions

(15) *Névroses* : La Morgue, p. 375.

exactes et longues, Maurice Rollinat dissèque en esprit. Ce qui le frappe surtout parmi les phénomènes cadavériques, c'est la putréfaction et la détérioration finale du corps. Il ne parle pas de la rigidité sereine des défunts, de leur intense paix qui semble venir de l'âme. Non, voici la vision :

... Sur un grabat sinistre et dépouillé
Le mort couvert d'un drap horriblement souillé.
Vaguement sous la toile on devinait des formes;
Un bras sortait du linge, et des mouches énormes
Volaient avec fureur tout autour du chevet.
.....
La puanteur soufflait comme une bouche ouverte
Et l'âpre canicule en pleine irruption
Épaississait encore l'horrible infection (16).

Dès la porte, il a vu tout cela. Mais que devient le cadavre dans le cercueil plus tard? Il essaie de le deviner en s'aidant de souvenirs précis. Il revoit la tache verte abdominale quand il interroge la tombe :

La hanche est-elle violâtre
Avec des fleurs de vert-de-gris,
Couleurs que la mort idolâtre
Quand elle peint ses corps pourris?

Il a constaté que parfois un pied devient blanc jaunâtre, onctueux au toucher, et se dessèche pendant que la décomposition continue sur le reste du corps, c'est la saponification :

Pendant qu'un pied se décompose
L'autre sèche-t-il, blanc, hideux,
Ou l'horrible métamorphose
S'opère-t-elle pour les deux?

(16) *Névroses* : La Bière, p. 372.

Il n'ignore pas que le froid humide favorise la putréfaction :

Sous le drap que mangent et rouillent
L'humidité froide et le pus,
Les innombrables vers qui grouillent
Sont-ils affamés ou repus? (17).

Un autre document curieux des *Névroses* est la pièce intitulée : *La Morte embaumée*. Rollinat y décrit avec soin l'embaumement d'un corps : ouverture du ventre d'où l'on extrait les viscères et que l'on recoud avec un fil d'argent, après avoir versé dans la cavité abdominale

d'onctueux parfums,
Du chlore, du goudron, et de la chaux en poudre (18).

Il est regrettable que ne soit pas spécifié de quelle « gomme » use l'apothicaire pour obtenir enfin la pétrification.

Le plus effrayant, ce qui frappe le plus l'imagination, c'est la détérioration du cadavre par les mouches, les papillons et les mites du tombeau. En même temps, la liquéfaction apparaît; le visage est progressivement dépouillé de ses traits et de son expression. Enfin il ne reste plus que le squelette dont les dents tombent :

Ainsi que sur les dents d'une tête de mort,
J'imaginai déjà la rouille de la Terre
Sur la mate pâleur de cet émail dentaire;
Je voyais la mâchoire horrible, ricanant
Dans une bière et puis à la fin s'égrenant (19).

Quelque horribles qu'ils soient, ces détails macabres ne suffisent pas toujours à nous émouvoir. Le plus cruel de la mort est la solennité dont on l'entoure, et les simagrées de l'enterrement. Montaigne, Hugo, Brizeux, Rostand se sont

(17) *Névroses* : La Putréfaction, p. 380

(18) *Névroses*, p. 262.

(19) *Névroses* : Les Dents, p. 311.

élevés avec ironie, indignation ou dédain contre les cérémonies funéraires. Rollinat, lui, en est positivement hanté. Un des plus beaux sonnets des *Névroses*, intitulé *l'Ensevelissement*, raconte une mise en bière. Ailleurs, sur un ton minarquois, mi-douloureux, il raconte le convoi, le service et l'enterrement :

Après la mise en bière, on procède au convoi.
Or, si peu de pleurs vrais et tant de larmes feintes
Gonflent l'œil des suiveurs, que le Mort qui les voit
Trouve encor sur son masque où les stupeurs sont peintes
La grimace du cri, du reproche et des plaintes.
L'orgue désespéré gronde comme la mer,
Le plain-chant caverneux traîne un sanglot amer
Et l'encensoir vacille avec sa cassolette;
Mais tout cela pour lui chante sur le même air
La pourriture lente et l'ennui du squelette (20).

Enfin, on entre au cimetière; le sol est visqueux et mou; on passe autour du coffre un brusque nœud coulant et on le descend « comme un seau dans un puits ».

*
* *

Comme un seau dans un puits... toute sa vie, la pensée du poète descendra dans le tombeau. Quand il a quitté Paris, qu'il a lavé ses yeux à la douce lumière des pacages, il n'a plus la complaisance de retracer des visions de morgue pour le caprice des snobs. Mais il reste poursuivi par l'idée fixe du trépas. Les prés, les marécages, le vent, les brandes qu'il adorait un moment avant deviennent soudain énigmatiques et funèbres. La mort

A symboliquement dans le soir qui s'endort
Tendu l'immensité de ses draps funéraires.

(20) *Névroses* : Ballade du cadavre, p. 377.

Le poète, concentrant sur elle sa pensée, « élimine presque toutes les impressions extérieures capables de modifier le cours de sa sensibilité, entraînée vers un abîme de tristesse funèbre » (21). La mort, seule, lui suffit :

Comme tous mes frères mauvais
Je tourbillonne vers la tombe
Mais mieux qu'eux, je sens que j'y tombe
En songeant toujours que j'y vais.

La vision funèbre, toujours persistante, passe inconsciemment au milieu d'images heureuses, comme une « sorte d'interpolation psychique ».

C'est l'éternelle dame en blanc
Qui voit sans yeux et rit sans lèvres.

Ce n'est pas vraiment une idée fixe, mais plutôt une obsession douloureuse que l'homme essaie vainement de chasser.

*
* *

Nous croyons donc pouvoir opposer, après Félix Codvelle, les deux aspects de la Mort dans l'œuvre de Rollinat :

- 1° L'aspect macabre des *Névroses*, où l'émotion — énervement et dégoût — est amenée par une peinture volontairement longue, détaillée et passionnée;
- 2° L'aspect funèbre des œuvres ultérieures. Celle-ci résulte de l'anxiété douloureuse d'un prédisposé.

II. — LA NATURE ET LES BÊTES.

Et je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

(Alfred de Vigny.)

La nature de Maurice Rollinat ne ressemble pas à celle de Lamartine. Elle ne prétend pas être une âme imprécise

(21) Félix Codvelle, thèse de Lyon, 1917.

et diffuse dans le sein de laquelle le poète inquiet vient chercher consolation. Elle ne participe pas aux courants ivres de la sève, au mystère des forêts closes, ni non plus à la nostalgie des lacs. Non; elle n'est constituée que par un coin de terre, les mêmes paysages incessamment renouvelés, patiemment étudiés et revêtus de mille nuances. Mais elle vit. Elle vit comme vivent les tableaux champêtres par les personnages et les bêtes qui lui sont intimement unis; et son âme coutumière épouse les angoisses du poète qui s'est délié de la ville pour la chanter.

« Pas un, nous dit Hugues Lapaire, n'a éprouvé à ce degré le sentiment de la rusticité; n'a rendu plus directement la couleur du temps, la pluie, l'orage, la canicule, le souffle mystérieux du vent; décrit avec des mots plus vermeils une rose ou un champ de blé...; n'a trouvé d'expressions plus justes, plus rigoureusement en rapport avec la vie de la plante, de l'insecte ou de l'oiseau; n'a exalté, avec autant de vérité, la douleur et la beauté de nos paysages. » (22).

Par lui, ce coin de Berry est animé d'une vie intense. Les petits arbrisseaux hideux jettent de l'horreur, les bords de l'écluse sont en léthargie, le ciel a des fièvres, des torpeurs, des convulsions, selon que les nuées le couvrent ou que les aigles radieux passent devant le soleil. L'herbe, aux approches de l'hiver, tombe en décrépitude. Les longs jours d'été, lourds et tragiques, on attend l'orage

Dans un logis antique au fond de la campagne.

Ce ciel puissant, ce vent gifleur, ces herbes tièdes, éclairent, chauffent, portent, dissimulent le monde infiniment varié des bêtes. Le bousier bleu de l'ornière, la grenouille du lavoir, les vipères lovées sous la pierre plate ressuscitent avec leurs instincts élémentaires, leurs peurs, et leurs désirs, beaucoup plus intimement étudiés que les animaux de La

(22) Hugues Lapaire, *op. cit.*, p. 150.

Fontaine, et surtout décrits avec conscience et un souci d'objectivité remarquable.

Voici le *fond de l'eau* :

Miniature poissonnesque
Les vérons, topazes des eaux,
Brillent, ceux-ci mignons fuseaux,
Et ceux-là filiformes presque...

Soudain on reconnaît la truite
Aux taches roses de sa peau
A l'instant même où leur troupeau
Devant son éclair prend la fuite.

Entre deux carpes solennelles
Un gardon passe, corps d'argent
Dont les membranes vont nageant
Rouge vif, comme les prunelles ⁽²³⁾.

Et voilà les *libellules* :

Leur démente de liberté
Dont elles ne savent que faire
Les emporte dans l'atmosphère
Qui les saoule de sa clarté...

Elles vont flairer les roseaux
Et puis reprennent leur voyage
Entre les frissons du feuillage
Et les miroitements des eaux ⁽²⁴⁾.

Le peintre délicat et scrupuleux, le subtil observateur est plus à son aise ici que devant les cadavres. Il possède de suite

(23) *La Nature* : Le fond de l'eau, p. 148 et s.

(24) *La Nature* : Les libellules, p. 220, 221.

un art naïf et frais, familier parfois, bien à lui. Il découvre du premier coup l'originalité des choses : du champ de blé « espèce d'îlot blond dans un océan vert » ; puis quand il les a peintes, il leur donne une âme : le matin brumeux chuchote dans la moiteur plombée ; l'air de la canicule persécute les grillons.

*
* *

« Cet amant des solitudes découvre, a-t-on dit, les correspondances mystérieuses des êtres, des bêtes et des choses : de l'étoile lointaine et de la lampe infime du ver luisant ; de la mare sournoise au miroir terni, et de l'arc-en-ciel qui plaque son accord sur un ciel délavé ; de la source qui chevrote et du vent vagabond qui pleure. » (25).

Nous trouvons-nous en présence d'un nouveau Rollinat ? Qu'est devenu le démoniaque aux nerfs à vif, l'inquiet évocateur de la mort et de son cortège ? La terre berrichonne a-t-elle de son baume cicatrisé la blessure ? Eh bien ! non. Le poète n'a pas fini de souffrir. L'idée de la mort le poursuit et le poursuivra jusqu'à ses derniers jours. Et surtout il a peur.

Soudainement, comme par un changement à vue de cyclomane, les teintes riantes s'assombrissent ; la puissance devient menace ; la grandeur, mystère ; le refuge, coupe-gorge. Partout des spectres, des suaires, des revenants. Codvelle écrit avec raison : « Il n'a donné une âme à la nature que pour y retrouver la sienne, angoissée, lugubre et désespérée » (26). C'est un halluciné qui nous présente ce pacage :

Couleuvre gigantesque, il s'allonge et se tord
Tatoué de marais, hérissé de viornes,
Entre deux grands taillis mystérieux et mornes
Qui semblent revêtus d'un feuillage de mort (27).

(25) Préface d'Adrien Waseige au livre de Jean Dubray, *op. cit.*

(26) Codvelle, *op. cit.*

(27) *Dans les brandes : Le pacage*, p. 83.

Qu'on ne nous dise pas avec Georges Lorin que Rollinat « inventait la peur pour faire un beau vers » (28). On ne crée pas ainsi l'obsession qui s'étale dans tous les livres écrits par lui et qui pèse exagérément sur son existence, même avec Cécile. La vérité, c'est que la nature, parfois généreuse et quasi maternelle, a des réveils terribles. Alors sa colère dévaste les plus jolis coins. Par ses lois cruelles et dures, elle se fait complice des forces mauvaises, qui dépendent, comme elle, du sort. Le poète italien Léopardi a magnifiquement exprimé la même chose :

O mai disprezza
Te, la natura, il brutto
Potter che, ascoso, a commun damno impera,
El' infinita vanita del tutto.

Maintenant dédaigne
Toi-même, la nature, et ce brutal
Pouvoir qui, caché, impose un mal commun
Et l'infinie vanité de tout.

Serrons d'un peu plus près l'âme de Rollinat au contact de ces âmes recluses et simples que les animaux nous révèlent par moments et nous dégagerons encore mieux de quelle façon, selon lui, la destinée les mène, comme le mal, nous le verrons, conduit les humains.

Il n'y a qu'une différence de degré, nous assure-t-il, entre les animaux et nous. « Ne vous ayant jamais vu, ce chien vient à vous, tout de suite tout démonstratif de confiance, ou, s'il ne vous montre pas les dents, il se retourne, fait un détour pour vous éviter. A sa manière, de prime abord, il a jugé infailliblement vos sentiments à son égard, et, si peu que vous ayez le sens des bêtes, vous vous en rendez parfaitement compte. Et pourtant, en bien comme en mal, du regard ou du geste, vous n'avez rien fait pour ou contre lui; mais,

(28) H. Willelte, *Georges Lorin et Maurice Rollinat*, p. 58.

de même qu'il renifle un relent, il a, pour ainsi dire, subodoré votre nature et ne s'est pas trompé sur ses débonnaires ou peu indulgentes dispositions. Lui, auquel vous refusez une âme, serait donc, en fait d'intuition morale, infiniment plus sagace que vous. »⁽²⁹⁾.

A vrai dire, jamais Rollinat ne démontre l'intelligence des animaux. Il est trop peu dogmatique et répugne à conclure. Simplement il observe et dit son sentiment. Naturellement, de par leur être même, les animaux sont bons; les exigences de la vie peuvent les rendre cruels, mais ils ne cherchent pas le mal pour le mal. Voyez le brochet, par exemple, ce monstre de férocité, cette « yole vivante » si rapidement lancée contre la proie, il dévore constamment carpes, chevennes, gardons, grenouilles et barbeaux, et les brochets ses semblables; Rollinat ne le condamne pas, mais réfléchit que :

Le guet-apens de la matière,
L'instinct le plus traître du mal,
Incarnent dans cet animal
Leur fatalité tout entière ⁽³⁰⁾.

Nous devons donc respecter les animaux :

Je suis plein de respect pour la bête de somme ⁽³¹⁾.

et les considérer comme « des pareils et des frères en mystérieuse destinée ». Ils nous ressemblent par mille côtés. Ils ont des yeux comme nous et jouissent de l'aspect des choses :

L'insecte a l'humble vision
De toute la création
Pendant qu'il glissotte ou qu'il rôde.

(29) *Ruminations*.

(30) *La Nature*, p. 60.

(31) *Dans les brandes*, p. 106.

Avec leur vol qui se balance,
Les papillons gris tout fluets
Sont les jolis oiseaux muets
De ce doux chercheur de silence (32).

Ils se nourrissent comme nous d'aliments et de pensées.
Ainsi les guêpes :

Lorsque la terre épand ses vertes banderolles,
Où la chair végétale est fille du soleil,
Elles ont festin double aromal et vermeil,
Pompent le sang des fruits et l'âme des corolles (33).

La vieille fourmi est impatientée par les maladresses de la jeune; le lézard, trompé par un beau jour d'hiver, quitte sa cavité et tombe, sidéré de froid, sur une feuille morte. Quant au chat, il est le mystère, l'égoïsme et la convoitise. C'est l'animal que Rollinat étudie avec le plus de ferveur et de soin. Dans les *Bêtes*, onze pièces sont consacrées à lui, onze petits tableaux d'une couleur intense et d'une inégalable fraîcheur. L'un, le nez au ras des braises, convoite un gigot; le grand chat braconnier va pêcher les vérons; le chat maigre exalte sa force et son indépendance; l'angora, vieux, aveugle, erre amoureusement parmi les chambres coutumières; un tout jeune chaton prend pour une souris un crapaud :

Le petit chat, qui ne sait pas,
A pris pour une souris brune
Un crapaud que le clair de lune
A fait sortir de son mur bas... (34),

mais il prend peur devant la placidité et la torpeur de son adversaire et va courir « des souris qui marchent plus vite ». Un autre encore descend par l'échelle du grenier pour aller

(32) *Les Bêtes*, p. 6.

(33) *Les Bêtes*, p. 26.

(34) *Les Bêtes*, p. 95.

sommeiller sur la margelle du puits. Nous possédons en Rollinat un peintre des bêtes vraiment trop ignoré. Si nous avions l'intention de racheter cette injustice, il nous suffirait de grappiller des vers exquis, mais nous n'étudions dans l'œuvre que l'homme et dans l'homme un malade. Nous laissons à d'autres ce soin délicieux.

III. — LE PROBLÈME DU MAL ET LA PHILOSOPHIE.

Ayant quitté Paris, et malgré sa retraite, le sobre poète berichon est constamment en lutte contre le mal et la méchanceté des hommes. Comme la mort, comme la peur, le morbide est son compagnon. Jeune homme avide, il cherche des luxures; bourgeois rangé, c'est l'amitié qui devient sa plante égoïste. Après avoir cherché « des états d'âme effroyablement exceptionnels », selon l'expression de Barbey d'Aurevilly, qu'il imite d'ailleurs, après avoir uni tumultueusement, par goût du tragique frisson, le macabre et le sensuel, voici que le poète prend son plaisir aux dîners grivois de Fresselines et chante l'amour libre, enfant de la nature.

*
**

Encore est-il intéressant, avant de pénétrer l'homme, de connaître sa philosophie. Emile Vinchon, dans un petit livre alerte et pittoresque, nous la résume agréablement. Mais il ne met pas en relief son point de départ, le problème du mal. Dans les *Brandes*, le problème ne se pose pas; dans les *Névroses*, le mal c'est la luxure et le macabre; dans l'*Abîme*, c'est l'homme; plus tard, il devient un aspect de la fatalité, une loi de la nature; partout il est la crainte informe, imprécise, enfantine...

Suivons le périple de l'âme. D'abord, tout est beau, le ciel, Paris, la gloire, les femmes. C'est à celles-ci que s'adresse le jeune homme avide; mais elles ne sont que des « ventouses »,

« le cœur sec et l'âme glacée », des amoureux et c'est tout. Le genre humain n'a qu'hypocrisie sur le visage, qu'intérêt pour but, que démon pour mobile. Alors le poète va rejoindre les bœufs et les ânes, mais ces animaux souffrent sans savoir pourquoi, font souffrir involontairement, comme le scorpion pique parce qu'il a du venin. Fatalité !

Aussi, ne cherchons pas, conclut-il, de morale extraordinaire. Ne nous entichons pas de pudeur ni de règlements. Vivons aussi près que possible de la simplicité. « Se sentir exister étant le bien suprême, vivons pour le seul plaisir de vivre », c'est-à-dire, non pour la pensée trompeuse, mais pour les satisfactions de l'amour, pour la contemplation de l'harmonie du monde et, enfin, suprême ressource, pour l'art éternel.

L'amour est « la loi naturelle, chef-d'œuvre de la nature qui vous divinise une seconde et qui n'est l'agent de la création qu'à travers le ravissement des êtres ». « Mystérieux ravissement de la douleur humaine, il n'y a que la seule mélancolique volupté dans le sincère et douloureux amour qui sorte deux âmes de leur chair et les précipite l'une vers l'autre. »⁽³⁵⁾.

Voici l'enchantement des paysages où le poète s'aventure : « Là, au milieu des profondes campagnes, ses poumons jubilent d'aspirer l'air pur, les souffles vierges, comme ses mains de caresser des fleurs, de frôler des feuilles, comme ses pas d'arpenter le verdoyant moelleux, craquant ou rabotant du sol, comme ses yeux de pomper la nuance et l'expression, le frémissement ou la torpeur des paysages. Tout ce qu'il entend, respire, subodore, c'est de la tendre allégresse, de la saine mélancolie, de la bonne langueur de charme. Et toutes ces chères impressions qu'il reçoit des solitudes, semblant vouloir fêter sa bienvenue chez elles, inclinent son cœur à des souvenirs d'enfance, à des évocations d'amitiés naïves, d'amours ingénus... »⁽³⁶⁾.

³⁵, Emile Vinchon. *La philosophie de Maurice Rollinat*, 1929.

³⁶, *Ruminations*.

Enfin les *Ruminations* contiennent quelques réflexions sur les arts :

« L'Art plastique idéalise la contemplation avec ses œuvres, parfois si surhumaines qu'elles arrivent à fixer la vie, à être le surgissement d'un fantôme, la figure d'une pensée, le rêve devenu visible, la nature même qui se remontre.

» La Poésie berce et abreuve le songe; en les exaltant désigne et raconte les choses, devine la signification de leurs attitudes, de leur langage, de leur frisson, de leur vague et de leur essence, qu'elle vous communique pénétreusement, en toute spiritualité d'expression, de cadence et d'harmonies prestigieuses.

» L'Eloquence est une si torrentueuse et brûlante houle d'émotion pour l'esprit raisonneur que pour le pur sentiment qu'électrisant les nerfs, fouillant les moelles, elle fait, semble-t-il, battre et se dilater à l'unisson deux cœurs béants chez le même homme.

» Mais il n'y a que la Musique qui emporte l'âme dans l'outre-tombe, la repaîsse d'indéfini, la fasse la souveraine de l'inconnu, la reine extasiée de l'invisible et de l'impalpable ! » (37).

Quant à la métaphysique, nous savons que l'esprit de Rollinat n'essaie même pas de s'y appliquer. Aussi bien il répugne aux pensées transcendantes et rattache étroitement ses aspirations vers l'au-delà aux scènes habituelles de la vie.

*
* *

Un jour, comme il n'avait plus d'autre croyance que l'Art, il sentit que cette ultime proie lui échappait. Il mourut désespéré.

(37) *Ruminations*.

DEUXIÈME PARTIE

LE TEMPÉRAMENT ET LES MALADIES

INTRODUCTION

Il ne suffit pas, en vue de la connaissance que nous voulons acquérir de Maurice Rollinat, des quelques traits accumulés autour de sa vie et de son œuvre. D'autres, amis ou critiques, ont offert au souvenir du poète, et de façon plus heureuse, des pages émues et fidèles.

Nous poursuivons un autre but. Nous essaierons d'expliquer, à l'aide des acquisitions les plus récentes de la médecine mentale et corporelle, la destinée brillante, puis effacée, puis douloureuse, d'un homme qui ne mérite pas l'oubli.

Voici les divisions de la deuxième partie :

CHAPITRE I. — *La constitution et l'activité.*

CHAPITRE II. — *L'établissement de l'angoisse.*

CHAPITRE III. — *L'intelligence et le corps.*

CHAPITRE PREMIER

LA CONSTITUTION ET L'ACTIVITE

« Le bonheur est dans le goût et non dans les choses. »

(LA ROCHEFOUCAULD.)

« Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort. »

(PASCAL.)

I. — Maurice Rollinat est de constitution émotive.

Rollinat, poète né, fut, dès sa jeunesse, extrêmement sensible aux sollicitations extérieures. Il accusait, nous l'avons vu, des dispositions marquées à traduire sur le piano ses joies et ses peines, goûtait le frémissement du macabre et se livrait très jeune aux plaisirs de la chair.

Cette tendance à savourer à l'excès ce que lui procure la vie, cette ivresse d'émotions, n'est peut-être pas ce que Dupré décrit sous le nom de constitution émotive. Mais comment ne pas les rattacher à l'émotivité, quand nous savons le rôle de cette disposition dans la création poétique et que nous assistons plus tard à l'évolution chez Rollinat d'une angoisse nettement caractérisée?

Jusqu'aux environs des *Névroses*, la vie du jeune homme, très active ou plutôt inquiète de créer, est tendue vers la recherche persistante d'émotions. L'ivresse de l'artiste est dans la traduction des sentiments humains. Il choisit à cet effet les plus forts et les plus prolongés, les plus aisément accessibles, les plus douloureux. L'inspiration semble comme la transposition cérébrale d'un grand choc émotif. Heureux

le sculpteur qui donne à la statue le masque de la peur ou de la volupté. Rollinat ne manque pas à la loi sainte. Il court après ce qui fera son génie : l'amour, la nature et la mort. Les vers et la musique le possèdent. Les Muses ne viennent pas à lui; non, poussé par un démon intérieur, il les poursuit, les atteint et les rend familières. Qu'on ne nous dise pas que cette recherche est voulue. Il n'a pas de complaisance de mauvais aloi pour le bizarre, malgré ce qu'en dit M. André Dumas. Au contraire, le pauvre Maurice souffre de la gestation de son œuvre. « Il n'a rien cherché, rien combiné, ne s'est efforcé à rien », écrit Edmond Haraucourt, qui l'a très bien connu (1).

Pierre Janet a décrit cette manie de l'émotion, véritable toxicomanie contre laquelle il est vain de lutter. Mais il est étonnant que ni lui, ni Dupré, ni Maurice de Fleury, n'insistent sur les conséquences créatrices de l'émotion. Encore que celles-ci ne soient pas la règle, elles ne sont pas niables dans le cas qui nous occupe. Aussi sommes-nous étonné de lire sous la plume de l'éminent psychologue la phrase suivante : Le sujet émotif « manque de réserve, il a assez de forces pour suffire aux dépenses journalières, mais dès que survient une circonstance qui exige une action plus coûteuse, dès qu'il doit ajouter à une action un effort supplémentaire, il se ruine tout de suite. » (2). Nous admettons aisément que la crise émotive, cette décharge, laisse l'organisme épuisé; mais ne crée-t-elle pas en nous une sensibilisation aux émotions de même ordre, une faculté de sentir plus vive et plus subtile, utilisable et digne d'être un jour artistement transposée ? Et l'émotivité même n'est pas toujours dépressive; au contraire, quand elle est associée avec la phase d'excitation de la cyclothymie, elle aboutit aux plus merveilleux résultats. On peut objecter, il est vrai, que la création suppose le sentiment antérieur d'une imperfection, d'une incomplétude, à

(1) Edmond Haraucourt, *Le cas de Maurice Rollinat*.

(2) Pierre Janet, *De l'Angoisse à l'Extase*.

laquelle on s'efforce de remédier. Mais c'est un abus que d'appeler dépression tout ce qui n'est pas satiété. Il est curieux néanmoins que l'invitation à l'acte, le désir, l'espoir, le goût, forment un vide qu'on appréhende avant de le combler.

*
* *

L'ardente émotivité de Rollinat est d'allure étrangement physique. Elle est une vibration de nerfs et ne transmet pas souvent les résonances de l'âme. La nature, ce sont les paysages; l'amour, ce sont les femmes. Il n'est pas jusqu'aux femmes qu'il ne prenne une à une, qu'il ne décrive isolément, qu'il ne présente seules, parce qu'il aime la précision. Peu soucieux de généraliser, il préfère aux synthèses la recherche aiguë et minutieuse des attitudes passagères.

Il se laisse prendre au jeu, puisqu'il grise son propre corps. Quelle dépense il en fait quand il chante ou déclame! Il n'est pas uniquement un comédien; mais le comédien existe en même temps que le poète et le révèle, et le livre vivant à l'auditoire. Les hommes doués n'ont généralement pas le don de s'exprimer eux-mêmes. Les rêveurs, s'ils réalisent parfois les conséquences de leur rêve, ne le vivent pas, ne l'agissent pas et ne vouent pas leur corps à sa compréhension. Il est difficile en interprétant une œuvre, fût-elle personnelle, de retrouver l'émotion initiale; mais l'émotion qui avait torturé son corps, la musique rauque incluse dans sa voix, Rollinat les restituait à merveille.

« Sa voix était unique, assure Georges Lorin.

» L'entendre, c'était, sans exagération aucune, être subjugué, charmé. Les êtres les plus médiocres, ses pires ennemis, étaient gagnés dès les premières notes. Et le plus souvent il faisait pleurer ceux qui l'écoutaient. Il avait cinq octaves dans la voix... » (3).

Nous assistons véritablement à la transe qui accompagnait

(3) H. Willette, *Georges Lorin et Rollinat*, p. 21.

les enchantements et les magies d'autrefois. Le souffle du génie fait frissonner des pieds à la tête celui qui a juré d'incarner par la plume, par la voix, par la musique, par l'expression, ce qu'il y a de plus terrible dans l'humanité.

Quelques-uns parmi les poètes goûtent une harmonie intérieure et se plaisent aux jeux bien équilibrés des passions. Ainsi de Corneille. D'autres expriment la violence, raisonnée ou non, de l'amour vainqueur ou jaloux. Leur art ne sort pas des limites de la société, mais en dépeint la désorganisation. Ainsi de Racine.

Les Romantiques sont allés au delà. Ils ont découvert les raisons de vivre et de souffrir qui nous viennent du monde et du destin. La nature n'est plus indifférente, ni la mort, ni la terreur, ni le spleen; au contraire, nous subissons leur influence, nous devenons une parcelle de l'espace et du temps.

Rollinat représente un des premiers, avec Verlaine peut-être, le glissement de la poésie vers l'expression des souffrances du corps et vers l'analyse physique des sensations. La peur, le macabre, le frôlement des mouches et des insectes, la superstition, ont trouvé leur chantre.

*
**

Parmi les émotions, il en est une que Rollinat a particulièrement ressentie : c'est la peur, dont le maître, nous l'avons vu, reste certainement Edgar Poe. Mais Maupassant aussi, dans la période d'excitation de son mal, a décrit la peur : « C'est, écrit-il, quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs d'autrefois. » Ailleurs,

dans une nouvelle intitulée *le Horla*, le grand conteur nous décrit une terreur nocturne : « Je sens bien que je suis couché et que je dors..., je le sens et je le sais..., et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains, serre, serre de toute sa force pour m'étrangler. Moi, je me débats, lié par cette impuissance atroce qui nous paralyse dans les songes; je veux crier, je ne peux pas; je veux remuer, je ne peux pas; j'essaie avec des efforts affreux, en haletant, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, je ne peux pas!

» Et soudain je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul. »

Combien de fois, en sa maison de Fresselines, Maurice fut réveillé de la sorte!

II. — Les alternatives de suractivité et de dépression.

Il est certains moments où le spleen me dévore
Et d'autres où mon cœur est gai comme l'aurore.

Ces deux vers de jeunesse expriment l'instabilité foncière du tempérament de Rollinat. Sa vie, en effet, suit une courbe curieuse qui va de l'exaltation des *Névroses* à l'angoisse des dernières années. Malade de l'activité, il est tantôt un hypomaniaque, tantôt et surtout un mélancolique. Cette alternative est chez lui de l'ordre de la cyclothymie.

*
* *

Forme atténuée de la psychose maniaque dépressive, la cyclothymie est une disposition innée aux variations de la vie active. Elle est à peine pathologique; ses phases d'excitation ou de dépression ne s'accompagnent presque jamais d'idées délirantes.

Tantôt le cyclothymique est fatigué. Sa lassitude réclame le repos. Il cherche la solitude et devient misanthrope. Ses affaires ne réussissent plus; si rien ne manque à son bonheur, il voit bien que ça ne peut durer. Lucide, le sujet garde conscience de son état maladif et cherche à réagir. Il lutte contre quelques idées de suicide.

Puis un beau jour, tout change. Le malade reprend ses occupations avec entrain et gaiété. A son dire, il déborde de puissance. Il travaille sans arrêt, pour le plaisir que lui procure une occupation de toutes les heures. Son travail est aisé, facile, un peu superficiel, mais néanmoins très profitable à lui-même et à la société.

*
* *

Chez les artistes, qui sont des émotifs, et en général chez les intellectuels, on trouve cette psychose fréquemment. Mieux, il semble qu'une certaine oscillation pendulaire, de part et d'autre de l'axe de l'activité normale, déclenche et conditionne chez les hommes illustres la plupart des pensées et des projets. Le mécanisme du génie, si parfaitement ordonné, ne fonctionne que si l'on met en branle le balancier. Logiquement, on peut conclure qu'une certaine dépression est nécessaire à la lucidité, comme le sommeil permet l'état de veille. Antheaume et Drommard admettent la nécessité de ce déséquilibre : « Il est bien certain, disent-ils, que le parfait équilibre, c'est l'accalmie, c'est la négation de toute activité, c'est l'extinction de la vie même. »⁽⁴⁾ De son côté, Maurice de Fleury constate que les hommes illustres sont de petits cyclothymiques : « Au cours de leurs périodes dépressives, les grands artistes mesurent la profondeur de la misère humaine, et ils la chantent au cours de leurs phases d'hyperexcitabilité mentale. » Et il ajoute : « Les états de légèr

(4) Cité par Frugier dans sa thèse.

excitation hypomaniaque, tenons-les pour très favorables à l'éclosion d'une œuvre d'art, plus pratiquement, d'une œuvre poétique. » ⁽⁵⁾.

Si nous considérons comme négligeables les variations de l'activité chez l'homme sain, ces variations sont très accusées chez l'aliéné frappé de folie circulaire, la véritable psychose maniaque dépressive, alternance des deux états bien nets de manie et de mélancolie. La cyclothymie des artistes tient le milieu entre le normal et le pathologique.

« C'est à n'en pas douter, dit Voivenel, une émotion intense, rattachée à une excitation de l'organisme assez marquée, qui a permis à Rouget de l'Isle, auteur de vers fades, de créer *La Marseillaise*. » C'est à une excitation aussi que Barbier doit d'avoir écrit *Les Iambes*. Auguste Comte eut des crises de manie et de mélancolie; il se jeta dans la Seine un jour de désespoir. Dans un article intitulé « Circularisme et Génie musical », Dupré et Nathan étudient Schumann et Hugo Wolf : « La vie de Schumann, disent-ils, a été traversée par six grandes crises de dépression mélancolique, entre lesquelles on trouve des périodes de suractivité productrices avec expansion de l'humeur qui correspondent à des périodes d'excitation. » « Hugo Wolf, mort P. G., présenta, de 27 à 40 ans, quatre crises d'excitation, au cours desquelles il composa des centaines de lieder; entre les crises, longues périodes d'inactivité et de silence musical absolu. » ⁽⁶⁾. Gérard de Nerval, Musset, Nodier, furent des déséquilibrés de l'activité. Goethe oscillait de l'extrême joie à l'extrême mélancolie. Hahn dit de lui : « Goethe a eu une série de crises poétiques qui duraient généralement deux ans; le besoin d'écrire était alors irrésistible, fiévreux, correspondait à une véritable période d'excitation. » Benvenuto Cellini fut un instable, affligé d'obsessions et de frayeurs. Nous pourrions multiplier les exemples de grands artistes cyclothymiques.

(5) Maurice de Fleury, *Les fous, les pauvres fous*, p. 93 et 104.

(6) Voivenel, thèse de Toulouse, 1908.

*
**

On a maintes fois prétendu que les génies étaient des anormaux. Des discussions longues et animées, souvent oiseuses, ont depuis longtemps abordé le sujet. Les uns ne voient dans le génie que le prodigieux essor d'une intelligence; d'autres s'épouvantent des anomalies morales et physiques présentées par ces hommes dont on voulait faire de purs esprits. Voici d'ailleurs quelques théories sur le génie littéraire : Pour Lombroso, les troubles névropathiques sont la cause de la supériorité intellectuelle, et l'origine du génie n'est autre que l'épilepsie. Sans aller si loin, Moreau de Tours admet que la supériorité intellectuelle et les troubles névropathiques remontent à la même source organique. Voivenel parle d'une progénérescence cérébrale qui se forme de génération en génération.

Actuellement, on donne à la sensibilité sa place, importante bien que secondaire, dans l'éclosion du génie.

La parfaite conformation des organes de la pensée permet au surhomme l'acquisition rapide des matériaux de l'intelligence. Il perçoit et retient à merveille ce qu'il a perçu, il use admirablement de cette mémoire à propos de faits nouveaux, et de la confrontation facile et rapide des souvenirs jaillit la flamme rigoureusement pure du jugement. L'éducation n'ajoute pas grand'chose à ses dons intellectuels, mais permet leur utilisation harmonieuse : elle lui donne des goûts plus sûrs, une foi plus éclairée, des habitudes plus rationnelles.

Mais il ne lui suffit pas, pour créer, du don magnifique de la pensée. Le destin le gratifie souvent d'une grande émotivité. Sensibles et douloureuses, il semble naturel que les grandes intelligences soient des cœurs ulcérés. Il semble naturel aussi qu'elles expriment les variations d'une vie particulièrement instable. D'où vient, direz-vous ce tempérament? Vous nous avez affirmé qu'un cerveau superbe conditionne la grande lumière intellectuelle. Est-il une raison organique aux troubles de l'activité? Oui, certes; mais ce sont ici des

raisons physiologiques très complexes qui interviennent : surtout un déséquilibre du système neuro-végétatif et une déficience endocrinienne.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait que les plus ordonnés des hommes n'ont guère d'inspiration sans avoir été déprimés. Il est facile de découvrir des exceptions. Mais examinez soigneusement les cas de Pascal, de Napoléon, de Balzac, de Hugo, et concluez !

Parmi les génies, les poètes et les musiciens ont une place moins intellectuelle que sensible. Leur souffrance, ils en font une muse, la plus tragique et la plus touchante qui soit. Les hommes n'excellent pas à chanter la joie ; ils la vivent puisqu'elle est une expansion. Tandis que repliés sur eux-mêmes et savourant l'amertume dès que reparaît la puissance, qu'ils ont un besoin intense d'action, ils traduisent leur douleur et l'épanchent tout à coup en des rythmes d'une suprême beauté.

Il y a donc dans l'inspiration une part de pathologie, plus ou moins grande selon les cas. Certains, brûlant d'une fièvre morbide, exacerbent encore leur excitation par l'usage d'alcool, de cocaïne ou de café. Mais ils n'en retirent pas grand bénéfice puisqu'ils s'intoxiquent du même coup et vont jusqu'à perdre la raison. Les drogues, en tout cas, n'ajoutent rien d'appréciable à la valeur de l'inspiration.

*
**

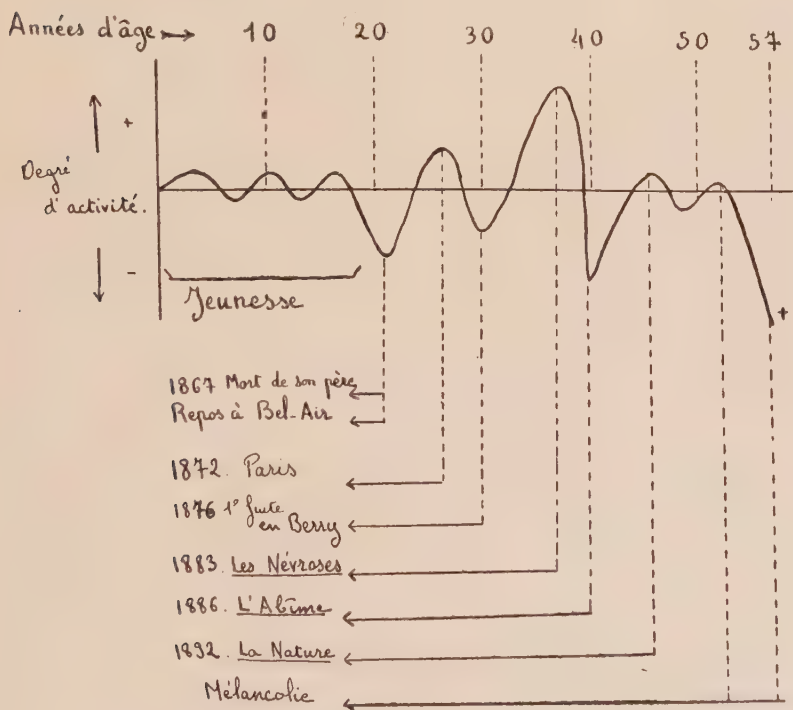
Rollinat représente un type assez net de petit cyclothymique avant que l'évolution implacable de ses troubles ne le conduise à la mélancolie des émotifs, à la terrible « névrose d'angoisse ».

La courbe de son activité peut schématiquement être divisée en huit phases principales :

- 1° Les années d'enfance et d'adolescence pendant lesquelles Maurice, légèrement excité, malgré quelques périodes de spleen, recherche des émotions fortes ;
- 2° La dépression de 1867, après la mort de son père. C'est à ce moment que pendant qu'il se repose à Bel-Air, il a, soi-disant, « une hallucination » ;

- 3° La suractivité du départ à Paris. Il est ivre de son jeune talent et fréquente les caveaux littéraires;
- 4° La première fuite en Berry, 1876;
- 5° La grande phase d'hypomanie qui aboutit aux *Névroses* et à la gloire parisienne;
- 6° Immédiatement après, le dégoût du monde et des hommes : *l'Abîme* et la misanthropie;
- 7° Une période calme et talentueuse dans la retraite berri-chonne;
- 8° Enfin, des obsessions à l'angoisse, la grande mélancolie terminale, qui le mène à l'asile après avoir failli le mener au suicide.

Voici la courbe de l'activité de Rollinat :



De sa vingtième à sa quarantième année, Rollinat est un inspiré des muses. M. Hugues Lapaire insiste sur la facilité de sa versification à cette époque. Voici ce qu'il écrit : « Je pos-

sède des autographes de lui sur des bulletins de naissance de la mairie du VII^e arrondissement. La poésie *Le remords*, par exemple, n'a qu'une seule rature. On voit qu'il l'a composée d'un jet... Première période d'inspiration facile pendant laquelle, tout en se laissant aller à son tempérament maladif et excité, il fut influencé par ses devanciers dans le genre macabre : Poe, Baudelaire. »

Ce témoignage met en valeur la facilité créatrice de l'hypomaniaque. Déjà, Kraepelin, dans ses fameuses cliniques d'Heidelberg, signalait la compréhension rapide et la fougue perpétuelle qui font de ces excités des hommes charmants (7). A la fin du siècle dernier, les bohèmes, les fondateurs de cabarets littéraires étaient de ces excités-là. Rollinat fut des leurs, et parmi les plus influents. En des réunions cocasses et grandiloquentes, parfois même à domicile au grand désespoir de Marie, on remuait des idées à la pelle, on s'exerçait aux acrobaties du langage et de l'écriture. Georges Lorin composait toute une poésie avec les deux seules rimes « têtes » et « chapeaux ». Charles Cros disait le monologue du *Hareng Saur*. Emporté par le vertigineux essor des mots, de plaisanteries et d'idées, notre poète promenait aux quatre coins de Paris son prodigieux sens artistique. Et justement parce qu'il était acteur de talent, il n'a pas évité dans son œuvre l'accumulation verbeuse du fantastique, ni la venue à point nommé du mot à effet. On sent trop que les *Névroses* veulent émouvoir; les oripeaux de l'acteur déparent le jeu du poète. Ainsi l'excité, pour la satisfaction puérile du coq-à-l'âne ou de l'allitération, rompt le fil d'une pensée d'abord brillante et solide.

Pourtant, ne nous y trompons pas. Ne rejetons pas comme insincère cette exaltation. Il est là tout entier le poète, frissonnant à pleine chair, et dégageant de sa furie une puissance inégalée. Quel autre a consenti si pleinement à la réalisation de son rêve ? Rollinat lui sacrifie son bonheur, sa santé; plus tard, il abandonne pour lui la gloire elle-même.

(7) Kraepelin, *Introduction à la psychiatrie clinique*.

*
* *

Brusquement un jour il s'aperçoit qu'on le traite de cabotin. Du même coup, il se dégoûte de l'humanité et prend son parti de fuir. Les cyclothymiques nous accoutument à ces volte-face brutales. Il suffit d'un choc émotif pour qu'ils passent brusquement de l'un à l'autre excès. Et le choc émotif qui le pousse à la retraite, ce n'est pas la conscience de n'être qu'une curiosité pour snob, c'est la fuite de sa femme, partie cette fois pour toujours.

La campagne ne calme pas de suite son organisme usé. La dépression prend forme de misanthropie. On ne rencontre pas dans les traités de description du misanthrope. De fait, il est à peine pathologique cet homme qui fuit ses semblables et s'insurge contre les mœurs et les lois. La vie de société comporte une série d'abandons, une abdication continuelle, des accommodements enfin, dont certaines natures se plaignent à bon droit. Pour peu qu'il se mêle de l'orgueil à cette fierté, voici notre homme parti, plein de fiel et débordant de verve satirique. La révolte d'Alceste vise la médisance de Célimène et les compromis du monde.

Mais les raisons qui décident Rollinat sont plus graves. Au lieu d'accuser seulement un milieu, voire le genre humain, pour se trouver ou se hausser soi-même, le poète, fou de destruction, prétend que ses pensées, ses désirs et ses actes n'ont aucune valeur morale. Il ne peut échapper au péché. Le cœur humain est une vermine infecte. On ne peut rien contre le destin qui nous emporte aux abîmes. La mort est un mal comme la vie et le poète a peur.

*
* *

Et puis, aidée par le calme des brandes, la bonne vie reprend ses droits. Les souffrances physiques et morales sont apaisées. Le repos du système nerveux laisse Rollinat aux loisirs de son intelligence. Il a parfois encore des paroxys-

mes d'excitation, car les *Apparitions* sont pleines de revivants. Mais d'habitude, il approfondit ses observations et cisele amoureusement des vers heureux.

Laissons une seconde fois la parole à M. Hugues Lapaire : « Lorsqu'il peint la nature, son exaltation, sa furie nerveuse, se calment par instants. Il cherche alors l'expression juste pour rendre sa pensée ou une image. S'il ne la trouve pas, il la forge lui-même. Il met des touches de couleur et fait forcément des retouches. On sent alors la recherche. Il dit, dans une lettre à sa mère : « A Paris, j'ai la nostalgie des » mares, des taillis, des bruyères... Il faut que je les voie, » que je m'en pénètre et qu'obéissant à l'impression directe » qui en émane toujours pour le vrai poète j'ébauche devant » eux-mêmes la pièce qui doit les exprimer tels qu'ils sont. » Cela peut nous donner une idée de sa manière : il « rumine » les vers en se promenant. Il fait des croquis, des ébauches devant la nature, puis à sa table s'accomplit le travail de l'artiste... »

Buffon a dit que le génie est une longue patience. Ce n'est pas exact. Le génie, exaltation passagère, illumine violemment l'intelligence, tandis que le talent extrait, à force de travail et de temps, la substance de la pensée, puis l'enserme dans une expression adéquate.

Hélas ! le germe de désespérance n'est pas mort. L'émotivité naturelle associée à la dépression que causent l'usure de l'organisme et le déséquilibre initial vont faire de notre pauvre Rollinat la proie de l'angoisse.

CHAPITRE II

L'ETABLISSEMENT DE L'ANGOISSE

La pensée douloureusement concentrée sur la mort inévitable, doutant de son art et de son intelligence, doutant de son corps et de sa santé, le poète, comme beaucoup de grands émotifs, en arrive bientôt à rechercher la mort.

I. — Les obsessions phobiques.

« On sent que l'on meurt et cela n'en finit pas », affirme une mélancolique étudiée par Pierre Janet. Comme elle, Rollinat voudrait se révolter contre la peur affreuse qui l'étreint à la gorge. Mais en vain, il est et reste en proie au délire « monotone, peu varié, qui est toujours l'expression du même sentiment », comme le délire mélancolique défini par Séglas.

Qu'y faire ? Il est impossible de se débarrasser d'elle; Rollinat est le prévenu de la mort; mais il lutte de toutes ses forces, il cherche à sortir du tourbillon de l'idée fixe. L'idée obsédante, selon Régis, est bien une idée fixe reconnue fausse. Cette lutte perpétuelle est exprimée magnifiquement dans *Ce que dit la mort*. Pour délivrer les hommes de l'idée du macabre : « Eh bien ! dit-elle, guérissez-vous de ce cauchemar en vous affranchissant de ma pensée ! Pour cela, occupez-vous dans le calme et reposez-vous dans la douceur; contemplez les choses, communiez avec elles : elles finiront par vous imprégner de leur aimable indifférence et de leur grave sérénité.

auté. » (1). Et qui donc, plus que notre poète, a contemplé les choses, quelle plus attentive intelligence a cherché leurs secrets ! Il a lutté longtemps, très longtemps même ; mais la mort ne désarme pas.

Rollinat sent que cette idée est anormalement persistante, mais ne peut la chasser, en vient à mettre en doute sa volonté, pense Frugier. L'auteur attribue donc à la carence de la lutte contre l'obsession les idées de dévalorisation morale et physique qui vont suivre celle-ci.

Nous allons étudier la transformation de l'obsession en psychasthénie, mais voyons d'abord s'il n'entre pas en elle un élément de mélancolie. La cénesthésie du poète est mauvaise, il est triste. C'est le point de départ de son sentiment d'impuissance. Et puis, il présente cette concentration pénible de l'esprit, signalée par Régis, qui lèse l'intelligence uniquement sur un point, le sujet conservant une « lucidité plus ou moins complète sur tout ce qui n'est pas le délire. » (2). Mais il semble que les sujets très doués intellectuellement ne connaissent pas ces lésions de l'intelligence ; au contraire, ils réagissent plus fort et fournissent un grand nombre d'anxieux.

Il suffit de regarder un portrait de Rollinat après la quarantaine pour graver en son souvenir un type de mélancolie. Il a le masque pâle et tourmenté, l'omega mélancolique, le regard lointain et fiévreux ; comme son corps est douloureux et las, il compte ses gestes et mesure ses efforts. De plus en plus il se réfugie dans l'isolement.

Pour Pierre Janet, le point de départ des idées mélancoliques est la peur de l'acte. Freud, là comme ailleurs, met en cause le refoulement du désir, particulièrement du désir sexuel : « Un désir refoulé, dit-il, se traduit en angoisse. » (3). Que le refoulement de la libido ait incliné Rollinat à la mélan-

(3) Freud, *Introduction à la psychanalyse*.

(2) Régis, *Précis de psychiatrie*.

(3) Freud, *Introduction à la psychanalyse*.

colie, nous ne le croyons pas. Nous croyons que le poète avait rêvé d'une vie plus active. Sevré des grandes émotions que réclamait sa jeunesse et qui ont ruiné sa santé, il est dégoûté d'une vie qu'il sent incomplète et morose. Il accuse la réaction de l'échec. N'ayant pas réussi, il oriente sa vie selon la nouvelle direction que lui ont imprimée les événements et ne réagit plus aux courants qui l'entraînent. L'aboutissant n'est pas la morosité, mais une agitation extrême, inhibitrice de l'action. De même nature sont les obsessions sexuelles de Rollinat. Tant qu'il est jeune, il se précipite dans les plaisirs jusqu'à l'épuisement; et quand il n'en peut plus, il les répudie, il éprouve un vague remords à leur souvenir.

Ce qui domine, en dehors de l'obsession naissante de la mort, en cette partie de la vie du poète qui prélude au doute et à l'angoisse, c'est la détresse morale, la sensation de peur sans objet, le goût de l'horreur et du fantastique. Il y a toujours ici la griffe de l'émotivité : excès congénital de susceptibilité réactionnelle au lugubre.

De sorte que dans l'évolution de la psychose interviennent à la fois deux facteurs : la dépression mélancolique et l'excès poétique de réaction.

II. — Le doute intellectuel et moral.

Il est curieux de suivre chez Rollinat le passage de l'obsession au doute et du doute à l'angoisse.

Comme il ne peut plus jouir ardemment, il croit qu'il est le jouet d'un mauvais génie. Le remords l'assaille. Puis, à mesure que le temps passe, il éprouve l'inutilité tragique de son remords, comme d'ailleurs la gratuité de toute loi morale. C'est l'universelle manie du doute, la psychose d'interrogation, qui remet en cause les valeurs éthiques et ne sait où s'arrête son désarroi.

Nous voici donc arrivés, sur le plan moral, à la psychasthénie chère à Pierre Janet. Evidemment elle est atténuée

ici — plutôt étape vers l'angoisse — mais elle a des caractères suffisamment nets pour être affirmée.

L'essentiel de l'état d'âme psychasthénique est un besoin ardent de précision, une soif de réalité concrète et palpable. Qui dira le trouble du poète quand il ne croit plus à rien, lorsque le vide l'entoure, que nulle main secourable ne se tend à son appel? Que vienne l'idée fixe, il s'en emparera comme un naufragé s'accroche à l'épave, l'étudiera passionnément sans trêve et se laissera emporter par elle.

Mais le glissement continue; puisque le remords le hante et qu'aussi bien le mal est sans cause dans un monde aveugle, Rollinat interroge plus avant :

En êtes-vous bien sûrs de vous,
De vos actes, de vos pensées ?
Car Satan charme les verrous,
Et dans les âmes rapiécées
Refait des accrocs et des trous (4).

« Je ne suis pas sûr de faire bien, mais, au fait, suis-je capable de juger mes actes, moi qui n'ai plus de règles ni de but? Ma superbe est-elle en défaut, continue le poète, et mon art lui-même est-il un leurre?... Dédaigneux des applaudissements, avide de simplicité, je suis venu vers la nature et je lui ai demandé la joie de vivre. Elle est trompeuse comme les hommes : son destin est amer; elle fait le mal avec le bien et le bien avec le mal. L'un et l'autre se confondent étrangement et l'on ne sait lequel adorer. On n'ose plus émettre un jugement. A quoi bon ? L'illusion habite mon cerveau comme elle mène le monde. Mes vers et mes chants sont vains... » Tel est sans doute le cycle des ruminations du poète à l'époque où le réel s'estompe autour de lui.

La perte de la fonction du réel, qu'il s'agisse des sentiments d'incomplétude, de doute ou de difficulté, la non-assu-

(4) *L'Âbîme* : Le Questionneur, p. 248.

rance de vivre, le rêve continuuel..., d'autres, comme Baudelaire, ont mieux présenté ces phénomènes, symptômes douloureux d'insuffisance et d'abandon.

Dans la perfection d'une œuvre scrupuleuse, dans le besoin qu'il a de mots agiles et neufs pour colorer une pensée qui n'évolue plus, il donne à l'art un soin excessif, qui trahit la persistance de sa lutte contre le doute. Aussi nous lui savons gré de son courage, de ses ressauts, de sa conduite héroïque, en face de l'imprécis.

L'origine de la psychasthénie de Rollinat, comment la préciserons-nous ? Est-elle un côté du tempérament héréditaire, ainsi que le pense Pierre Janet ? Dépend-elle plutôt des contraintes infantiles, de l'éducation rigide, du refoulement freudien ?

Si nous suivons les conceptions de Delmas et Boll, nous penchons vers la première hypothèse, faisant, avec Maurice de Fleury, de la maladie du doute un élément de l'émotivité.

III. — Le doute physique et l'hypocondrie.

Dès le début de sa vie, notre poète paraît extrêmement préoccupé de son état physique. Il a sujet de se plaindre, car il souffre intensément. Mais il arrive tôt à la crainte excessive de la maladie. Non pas qu'il veille à son régime, au contraire il a l'appétit robuste et le goût affiné. Il confectonne à ravir des mets délicieux et régale ses amis des produits de sa pêche.

Les dernières années de sa vie sont toujours sur le qui-vive. Il écrit en juin 1896 :

« Pour moi, je suis toujours très souffrant, faible, en proie aux malaises, dans une espèce de convalescence indéfinie. Je me soigne d'une façon méticuleuse, j'ai adopté un régime alimentaire que je suis sans écart... » ⁽⁵⁾.

(5) Lettre à Georges Lenseigne, 4 juin 1896. Dans *Fin d'Œuvre*, p. 297.

Et quelques mois après :

« C'est en s'étudiant corps et âme qu'on arrive à se bien connaître, à savoir au juste quelle pâture il faut prendre ou supprimer, la dose de sensations que l'on peut se permettre, bref le genre de vie à adopter pour tirer de sa malheureuse machine le meilleur parti possible. » (6).

Tout cela est bien naturel, direz-vous, chez un malade. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la crainte incessante de mourir. « Il redoutait la maladie, nous dit Emile Vinchon : un bobo l'effrayait. Il prisait, mais un jour il cessa complètement : il lui était venu je ne sais quel mal au nez. Il comptait les pruneaux qu'il mangeait; à la fin du repas, il comptait les noyaux; s'il en manquait un, il s'imaginait que dans le feu de la conversation il l'avait avalé. Alors il se déclarait perdu et on avait toutes les peines du monde à occuper son esprit à autre chose. Ou bien madame Cécile, qui le connaissait, lui mettait sans qu'il s'en aperçût un noyau dans son assiette et lui demandait de recompter. Alors Rollinat était tranquilisé.

Malade, il faisait tous ses efforts pour se guérir, continue le biographe. Il allait consulter tous les médecins, même à Evaux, petite station thermale de la Creuse, où les émanations de radium combiné avec l'azote guérissent, paraît-il, les rhumatismes et les maladies du système nerveux (7). Eaux et médecins n'y pouvaient rien » (8).

C'est une belle description d'hypocondriaque, inquiet de ses digestions et persécuteur de médecins. Mais, là comme ailleurs, vient se greffer l'obsession émotive, comme en témoignent amplement les histoires du ténia et de la rage. Comme la mort, le remords et le doute sont au seuil sensitif de l'angoisse, de même l'anxiété physiologique y mène par la voie des préoccupations corporelles.

(6) Lettre à sa mère, 24 nov. 1897. Dans *Fin d'Œuvre*, p. 304.

(7) Rollinat ne connaissait pas, et pour cause, les propriétés radioactives de ces eaux.

(8) Emile Vinchon, *Maurice Rollinat*, p. 201.

En rejetant quelques anneaux, Rollinat s'aperçoit un jour qu'il a le ver solitaire. Grand émoi. Extrême surexcitation. Les docteurs appelés ne peuvent expulser le ver. Aussitôt notre homme parcourt les traités de médecine, demande à droite et à gauche des conseils et sollicite l'intervention de chacun. Quelques poignées de graines de citrouille expulsent le ténia. Mais Rollinat n'est calmé que lorsqu'un pharmacien lui jure que l'animal est entièrement sorti et que la récurrence est impossible !

Seconde histoire. Elle est beaucoup plus tragique. Elle effondre brutalement le poète angoissé et contribue à le pousser vers le suicide. En août 1903, Mme Cécile est léchée ou mordue par son petit chien, qu'elle croit enragé. Elle accourt à l'Institut Pasteur, à Paris, mais, comme on n'a pas vu le chien, on reste dans l'incertitude. Quelques jours après, la compagne de Rollinat meurt dans une maison de santé. Ce n'est certainement qu'une coïncidence. Mme de Gournay n'a jamais eu de signes de rage; elle est morte épuisée par la morphine, qui, deux années avant, avait couvert son ventre de phlegmons. Mais le pauvre Maurice est ébranlé : « Moi aussi, avoue-t-il, je vais mourir de la rage, car elle était enragée, quoi qu'ils déclarent; et je le suis aussi, moi, et par elle. » (9).

IV. — L'angoisse de vivre et de mourir.

Le choc émotif causé par la mort de Cécile surprend notre poète en pleine dépression. Dès lors, il appréhende tout effort. Il est coincé entre la peur de vivre et la peur de mourir. La réaction de l'échec se produit : il est incapable de régulariser l'agitation stérile qui l'épuise et de galvaniser l'abattement. L'arrêt de l'action qui vient d'échouer, le changement des désirs et des réalisations exigent autant de

(9) Cf. Hugues Lapaire, *op. cit.*, p. 218.

décision que la mise en train. Notre pauvre homme en est bien incapable. Il se laisse aller à l'angoisse, « sorte de dérivation de la force inemployée, qui substitue au phénomène supprimé un grand nombre de phénomènes inférieurs ». Une malade de Pierre Janet affirmait que son désir se transformait en peur.

D'abord, il lutte contre sa douleur, puis, quand sa mère a refusé de transmettre sa requête à Marie Serullaz, il répète comme un leitmotiv : « Que je suis donc malheureux ! ». Il n'a pas d'autre idée en tête que celle de son sort lamentable. Incapable de pensées et d'actions, il se laisse aller, semble-t-il.

Suivant les moments, l'attitude du poète exprime la tristesse accablée ou la terreur anxieuse. Tantôt muet, immobile, les yeux baignés de larmes, il attend les nouveaux coups du sort; tantôt il se révolte, les yeux immensément ouverts, les mains essayant de libérer sa poitrine opprimée, le visage pâle et contracté, les membres secoués de tremblements, saisi par le froid de l'épouvante, fasciné par l'incertitude. Il en arrive à l'angoisse suprême, « méditation de la mort », selon l'expression de Brissaud. Une obnubilation mentale accompagne cet état. L'homme ne sait plus ce qu'il fait. Il n'y a plus que la mort qui rôde : « Il la devine, il la sent autour de lui comme une pieuvre prête à lui sucer le sang, à le déchirer, à le dévaster de ses doigts crochus, à le figer dans la suprême attitude. »⁽¹⁰⁾.

Quelle pitié que cette ruine humaine, rongée par le cancer, et qui n'a plus d'espérance. Le supplice qu'il endure est infernal. Comme les réprouvés sont privés éternellement de Dieu et halettent sous le poids de leurs fautes, cette chape de plomb qui les empêche de voler au Très-Haut; ainsi les damnés de l'angoisse étouffent dans le cercle étroit de leur poitrine et de leur vie. Vite, vite, la fin de cette nuit de

(10) Hugues Lapaire, *op. cit.*, p. 223.

l'âme ! Du côté de la vie ou du côté de la mort, il faut que cesse l'incertitude.

L'angoisse de Rollinat, qui survient après les obsessions, les doutes et l'hypocondrie, cet état d'attente tragique aboutissant bientôt aux tentatives de suicide, est-elle une modalité de la « Névrose d'Angoisse », de Hacker, Freud et Hartemberg, ou plutôt un syndrome survenu sur le terrain mélancolique, comme Pitres et Régis pensent qu'elle se produit ordinairement ?

Pour Freud, l'angoisse est une manifestation de l'instinct de conservation ; au même titre que l'action de défense, elle fait partie de la réaction à un danger. Quand elle est constitutionnelle, « c'est l'acte de la naissance qui constitue la source et le prototype de l'état affectif caractérisé par l'angoisse »...

« C'est l'augmentation énorme de l'irritation consécutive à l'interruption du renouvellement du sang (de la respiration interne) qui fut alors la cause de la sensation d'angoisse : la première angoisse fut donc de nature toxique. Le mot angoisse (du latin *angustiae* : étroitesse) fait précisément ressortir la gêne, l'étroitesse de la respiration qui existait alors comme effet de la situation réelle et qui se reproduit aujourd'hui régulièrement dans l'état affectif. » (11). Chez beaucoup de nerveux, continue le maître de Vienne, l'angoisse revêt l'allure d'attente anxieuse du malheur ; ailleurs, c'est une phobie ; dans d'autres cas, elle se cache sous des équivalents : tremblements, vertiges, palpitations, oppression.

L'angoisse d'attente est la conséquence, dit-il, d'un désir sexuel non satisfait. A moins qu'elle ne soit dérivée vers la sublimation, l'abstinence sexuelle prédispose à l'angoisse. Les deux pôles de la vie sexuelle : puberté et ménopause, prédisposent à l'exaltation de la *libido*.

Oui, mais les autres impulsions interviennent quand elles

(11) Freud, *op. cit.*, p. 412, 413.

sont refoulées. Un obsédé quelconque qu'on ne laisse pas accomplir son acte rituel devient angoissé.

De son côté, Régis rattache l'angoisse à la mélancolie : « L'élément fondamental de la mélancolie est un trouble cénesthésique donnant au malade la sensation de changement (puis d'adultération, d'étrangeté) de sa personne ou des objets extérieurs. La conséquence forcée de cet état est de déterminer un sentiment d'inquiétude morbide des plus pénibles. Ce sentiment d'inquiétude morbide, c'est l'anxiété. » (12). Et l'aboutissement de l'anxiété n'est autre que l'accès d'angoisse.

Sans négliger les opinions de Freud, ni l'avis du grand maître bordelais, nous avouons rattacher plus exactement l'angoisse au tempérament émotif. « La force nerveuse inutilisée, nous dit Maurice de Fleury, se dérive tout entière sur le sujet. » L'angoisse est au faite de l'émotivité : c'est le *raptus* anxieux. Que la force inutilisée soit de nature sexuelle, il peut se faire parfois. Et la mélancolie est le terrain nécessaire à l'apparition de ce cruel état. « Nous voyons à peu près invariablement qu'une émotivité latente, discrète dans ses manifestations, prend tout à coup une intensité particulière et s'épanouit puissamment à propos d'une période de dépression mélancolique » (13). C'est autrement plus clair et plus plausible que l'explication de l'angoisse par la gêne originelle du nouveau-né.

*
**

Nous verrons que, chez Maurice Rollinat, le syndrome d'angoisse terminal et l'anxiété chronique des dernières années coexistaient avec les troubles corporels. Son déséquilibre neuro-sympathique et ses troubles intestinaux contribuaient à sa mauvaise cénesthésie, c'est-à-dire à un trouble du sentiment de la vie végétative.

(12) Régis, *op. cit.*, p. 283.

(13) Maurice de Fleury, *L'Angoisse humaine*, p. 121.

D'autre part, son hérédité paternelle, vraiment chargée du côté de l'émotivité, et les vicissitudes de la vie interviennent dans l'explication du « mortel paroxysme » qui le conduit aux portes du suicide.

George Sand nous a décrit admirablement le père et le grand-père de Rollinat, celui-ci bourré de passions, celui-là sous le coup d'une amertume désenchantée. Epuisés l'un par le plaisir, l'autre par le travail, ils ont transmis à Maurice et à son frère la débilité physique d'une race surmenée.

V. — L'impulsion au suicide.

Quand, moins d'un mois avant sa fin lamentable, Rollinat par deux fois essaie de se tuer, c'est l'angoisse qui le pousse. Ses tentatives sont maladroites. Il se tire une balle sous le menton, mais la main a tremblé, le projectile dévie sur la mâchoire. Il prend alors une serviette et cherche vainement à s'étrangler. De ce moment il se laisse conduire comme un enfant à la clinique mentale, où la mort enfin vient le prendre. Ne lui jetons pas la pierre. N'accusons pas son scepticisme ou son irréligion. Ne l'entachons pas de lâcheté. Mais essayons de trouver la cause de son désespoir.

Ce n'est pas la première fois qu'il pense au suicide; à vrai dire, ses autres périodes dépressives l'ont conduit au bord du gouffre, mais pas assez près pour qu'il y tombe. Dans les *Névroses*, il y a déjà l'*Etoile du fou*. Rollinat adjure sa femme de le protéger si jamais dans son sein :

Serpentait l'éclair rouge et noir du suicide ⁽¹⁴⁾.

Le même recueil contient l'*Angoisse* :

Mon rêve est plein d'ombres funèbres,
Et le flambeau de ma raison
Lutte en vain contre les ténèbres
De la folie... à l'horizon.

(14) *Névroses*, p. 60.

La femme que j'aimais est morte,
L'ami qui me restait m'a nui,
Et le suicide à ma porte
Cogne et recogne jour et nuit.

Enfin Satan seul peut me dire
S'il a jamais autant souffert,
Et si mon cœur peut le maudire
Ou l'envier dans son enfer (15).

Vraiment l'anxieux qui souffre de son incertitude préfère au doute qui le torturait la décision de mourir. S'il lutte, c'est par un reste de bonté, par crainte de la souffrance des siens; mais pour lui, c'est la délivrance. Ah ! s'il pouvait, par un coup de baguette magique, vivre dénué d'angoisse, même avec les ennuis et les luttes, même avec la douleur et la faim, certes il ne choisirait pas la mort. Hélas ! il n'a pas ce moyen à sa disposition. Pour sortir de l'antichambre du doute dont les murs se rapprochent d'instant en instant et dont l'air, de plus en plus raréfié, devient irrespirable, il ne reste qu'une porte basse qui donne sur l'inconnu. Il s'est retiré d'abord le plus loin possible de l'ouverture tragique; le cœur battant, la poitrine oppressée, il préfère ne pas lâcher pour l'ombre la vacillante réalité. Mais bientôt il n'en peut plus; son âme, défaillante, se meurtrit aux parois de feu. De l'air, il veut de l'air. D'une main tâtonnante, il pousse la porte de la mort.

Et la vérité du tombeau
Conclut le mensonge du rêve (16).

Les circonstances extérieures peuvent déclencher l'impulsion au suicide, mais celle-ci ne survient que chez les anxieux prédisposés. Longtemps, le vieil instinct de conser-

15) *Névroses*, p. 364.

16) *L'Abîme*, p. 172.

vation a lutté. C'est la plus terrible des souffrances, faite pour inspirer une secourable pitié.

Il arrive que le geste fatal paraisse prémédité. Depuis quelques jours, le malade est mieux, souriant, plus calme. Il a pris la résolution suprême et feint l'apaisement jusqu'au moment propice. Mais la lucidité parfaite, la maîtrise totale de son être, voilà longtemps que notre anxieux ne sait plus ce que c'est; il n'a plus le libre arbitre et n'est pas responsable.

Le grand mot est lâché. Si Maurice de Fleury a raison quand il affirme que presque tous les suicides sont des conséquences de l'angoisse, nous sommes obligés de le suivre hors des chemins de la morale sociologique et de plaindre avec lui ces malheureux que l'on a si longtemps condamnés.

Tous les psychiatres insistent sur le suicide des mélancoliques. Et tous admettent qu'il ne survient guère que chez les mélancoliques anxieux ou déprimés de constitution émotive. Invoquant encore une fois sa fameuse réaction d'échec, Pierre Janet dit à peu près ceci : la vie de l'homme normal est faite de désirs d'actes et d'actes mêmes. Si la réaction de l'échec s'applique à beaucoup d'actes, elle supprime non seulement ceux-ci, mais l'individu qui les accomplit. Le désir de la mort apparaît comme une suppression des autres désirs. Il est vrai que certains mélancoliques, plus gravement atteints, effacent jusqu'au désir de la mort. Le suicide, étant un acte, ne leur est pas possible. Dès lors, ils sont condamnés à l'éternité. C'est le syndrome de Cotard : « quelquefois, dit cet auteur, le corps n'a pas de limites; il s'étend à l'infini et se fusionne avec l'univers. Ces malades, qui n'étaient rien, en arrivent à être tout. » Infini dans le temps et dans l'espace. D'autres vivent à l'état d'âmes errantes et ne peuvent mourir. Rollinat a soupçonné le tragique de ce délire dans *Les Treize Rêves*. Chacun des personnages a raconté son plus affreux cauchemar :

Et le treizième enfin dit d'une voix d'homme ivre :
— Etant mort enterré, je me sentais revivre...
Et je ressuscitais !... Dans l'enclos gazonné
D'où je sortais comme un damné,
Les défunts me criaient les uns après les autres :
« Non ! tu ne seras plus des nôtres !
Pour qui s'est lassé d'être, en son ennui béant,
Au moins le suicide avance le néant !
Mais toi, ta vie ayant l'intarissable source,
Tu n'auras pas cette ressource.
Tu dois exister désormais
Pour jamais ! Pour jamais !... » (17).

Heureusement, le poète ne s'est pas laissé prendre à ce piège d'éternité. Il vaut mieux qu'il ait cru pouvoir terminer ses souffrances.

*
**

Si l'on condamne le suicide, c'est qu'on a peur de la contagion. De tous temps, les religions et les mœurs « se sont toujours accordées pour accabler l'homme désespéré et qui fait acte de désespoir » (18). Victor Hugo, Napoléon le condamnent. L'Eglise catholique affirme que nous appartenons à Dieu et que nous n'avons pas le droit d'attenter à la vie qu'Il nous a donnée. La loi militaire considère comme dishonorant le suicide sous les drapeaux. En vain. La plus haute notion du devoir n'intervient plus quand tenaille l'angoisse. Il y a des prêtres fervents qui se pendent ou qui se noient. Maurice de Fleury cite le cas d'un jeune vicaire d'une grande foi qu'il a soigné longtemps et préservé médicalement du suicide. La sévérité des morales s'explique unique-

(17) *Les Apparitions*, p. 17.

(18) Maurice de Fleury, *L'Angoisse humaine*, p. 127.

ment par la fréquence des épidémies de suicide, qui sont bien plutôt des épidémies d'angoisse. Le suicide est-il héréditaire ? Paul Bourget le soutient dans un roman intitulé *La Geôle*. Jean Vialis, descendant d'une famille où le suicide est héréditaire, se tue au début de l'ouvrage après une scène de reproches immérités que vient de lui faire son chef. Son fils, Jean-Marie, auquel on a caché la tragique hérédité qui le menace, apprend brutalement, à 30 ans, la trahison de sa femme; et sa mère, pour l'empêcher de se tuer, lui raconte tout. Nous doutons qu'une telle thérapeutique soit efficace. En réalité, ce n'est pas le suicide lui-même qui est héréditaire, mais l'émotivité dont il est issu. Ainsi nous expliquons-nous qu'en certaines familles il saute des générations, et qu'en d'autres cas il sévisse très irrégulièrement.

*
* *

Nous ne savons pas qu'il y ait eu des suicides parmi les ancêtres de Rollinat. Mais, à coup sûr, son père et surtout son grand-père paternel étaient de grands émotifs.

Quant aux écrivains, ils attentent assez facilement à leurs jours. Gérard de Nerval se pendit; Auguste Comte, Schumann tentèrent de se tuer.

CHAPITRE III

L'INTELLIGENCE ET LE CORPS

I. — L'Intelligence de Maurice Rollinat.

Delmas et Boll opposent au tempérament l'intelligence. L'une et l'autre font partie de la personnalité innée. Mais tandis que le tempérament, ensemble des dispositions affectives-actives, est malade chez Rollinat, son intelligence, liée aux développements anatomiques du cerveau et aux exercices de la pensée, n'a jamais été sérieusement altérée.

*
* *

Il est intéressant pourtant d'en étudier ici les éléments et les modes d'action; ils nous feront progresser dans la connaissance de l'homme. Nous voyons rarement notre poète à la recherche des souvenirs anciens. Il ne vit pas de regrets ni de plaintes tardives. Il n'évoque pas, comme tant d'autres, des souvenirs d'enfance et se garde bien d'écrire des mémoires. Au contraire, il utilise admirablement les souvenirs d'événements récents. Il garde dans l'œil un paysage entrevu la veille, et ses bruits et ses odeurs. Ses sens aiguisés perçoivent à ravir les teintes différentes d'un arbre, les accords fondamentaux du murmure des eaux. C'est un observateur patient, méticuleux et probe.

Puis il évoque l'image; il en joint une autre; et bientôt elles se pressent en foule. Dans la pensée ardemment créatrice, le goût qu'il a de frémir et de faire frémir, plus tard le goût

désenchanté d'exprimer le destin, jettent trop d'interprétations tendancieuses et peuvent déformer son jugement.

On ne juge pas toujours sainement quand on est entraîné dans le sillage de l'émoi. L'évaluation d'un événement à sa valeur exige une parfaite quiétude, une âme libre de passions.

*
**

Et maintenant, voyons agir la pensée de Rollinat. Etudions son cycle psychique, c'est-à-dire l'ensemble des opérations qui aboutissent à l'acte, considérant que l'acte du poète est son œuvre.

Le cycle complet appartient, dans ses phases successives ou simultanées, à la vie affective, à la vie intellectuelle, à la vie active.

*
**

Delmas et Boll, à l'appui de leurs dires, citent l'exemple suivant : « Un enfant, en rentrant de l'école, se plaint d'un violent mal de tête. La *perception* de ces plaintes éveille aussitôt chez la mère une réaction, c'est-à-dire d'une part une *émotion* à base de frayeur et des *réflexes* tels que tremblements des mains et palpitations. Sous cette influence, l'imagination entre en jeu, appelle et combine les souvenirs : c'est une *évocation* qui suggère la possibilité d'une maladie grave et qui est suivie d'un *sentiment* de crainte et d'une *humeur* d'inquiétude. Mais déjà l'évaluation se produit à son tour, confrontant notamment le danger évoqué et les moyens que la mère connaît pour garantir son enfant, et cette évaluation aboutit aux *actes* adaptés, tels que prendre la température du petit malade, le mettre au lit, appeler le médecin. » (1).

(1) Delmas et Boll, *op. cit.*, p. 176-177.

Quand Rollinat est calme, il pense de la sorte. Mais que l'excitation ou la dépression se joignent à sa grande émotivité, son *humeur* peut échapper à son intellectualité, être la conséquence de sa bonne ou mauvaise cénesthésie. Le poète peut subir un fléchissement de l'attention, distrait par le flux émotif qui l'emporte avant qu'il ait pu polariser son esprit (2).

La cause de la tristesse insigne qu'il affiche mille fois n'est pas ailleurs que dans ce vague à l'âme, cette sensation de malaise et d'incomplétude d'où sont issus tant de beaux vers.

*
* *

Le cycle cénesthésique ni le cycle passionnel qui aboutit à l'obsession ne sont des maladies de l'intelligence. Ils ne constituent que des modalités anormales d'élaboration de la pensée, et leur mise en train ne nous indique rien de précis au sujet des aptitudes intellectuelles du poète.

Celles-ci, que nous avons rapidement étudiées déjà, ne paraissent affaiblies qu'aux tout derniers mois de son existence, quand Rollinat, ne mangeant plus, ne dormant plus, s'adonnant peut-être à la morphine pour atténuer ses douleurs, est en proie à la cachexie cancéreuse. Elles ne sont pas perverses, mais endormies seulement, comme intoxiquées, et participent à l'affaiblissement général de l'organisme.

II. — Les troubles sympathiques.

Les émotifs ont le corps aussi sensible que l'âme. Il y a des symptômes cliniques de l'anxiété traduisant un état de malaise général qui s'oppose à l'euphorie. Le système nerveux

(2) En réalité, le départ cénesthésique des sentiments n'est qu'une exception chez Rollinat. Le poète est d'habitude parfaitement lucide. Les détails, bien observés, abondent dans son œuvre. Baudelaire et, depuis lui, nombre de poètes modernes utilisent beaucoup plus que Rollinat le cycle cénesthésique.

sympathique préside normalement « au confortable de l'organisme », suivant l'expression du Professeur Cannon. Aussi voit-on son déséquilibre à la base de tout état émotif et, par suite, apparaître des troubles dans la marche régulière de la vie de nutrition⁽³⁾.

Les sujets atteints de ce déséquilibre ont d'abord de l'hyperesthésie. Des sensations de chaud ou de froid sont ressenties par eux à la moindre contrariété. Leurs sens sont constamment en éveil, et les bruits qu'ils entendent la nuit, amplifiés par leur oreille exarcebée, ne contribuent pas peu à les priver de sommeil. Ils ont, dit Lalanne, des muscles perpétuellement inquiets.

Pendant que certains muscles refusent le travail, d'autres, ceux du larynx en particulier, sont à l'état de spasme, ce qui entraîne au cours de la crise émotive des troubles de l'élocution : parole faible, saccadée, scandée, riche en monosyllabes, entrecoupée d'inspirations pénibles. Il est bien entendu que ces troubles de la parole apparaissent chez ceux qu'entrave l'émotion; d'autres, au contraire, se servent de la difficulté comme d'un tremplin et substituent à la timidité de leur débit la voix ample, sonore et persuasive, qui épouse en ses ondulations les sentiments exprimés.

Le cœur vibrant, rapide, au rythme entrecoupé d'arrêts spasmodiques, la tension variable, les joues rouges ou, tout au contraire, étonnamment pâles, les extrémités froides, tous ces phénomènes démontrent que l'émotif n'est pas maître de ses vaisseaux.

Ses viscères souffrent aussi de ses crises vasculaires : il respire mal et par à-coups. Son intestin ne trouve pas de mesure raisonnable entre la constipation par atonie et les crises de diarrhées précédées de crampes gastralgiques.

Les sécrétions enfin sont troublées : les urines rares, ou trop abondantes, ou trop fréquemment émises; la sécheresse ou l'hyperhidrose des muqueuses et de la peau.

(3) G. Lalanne, *Des états anxieux dans les maladies mentales*.

Nous n'avons pas trouvé dans les biographies du poète de description aussi précise et aussi complète. On fait allusion, de-ci de-là, aux troubles corporels qu'il a présentés; mais évidemment on les considère comme de second ordre et on n'insiste pas.

Pourtant, à chaque page de ses lettres, plus rarement dans son œuvre, Rollinat fait allusion aux inconvénients de son existence. Ce qui l'obsède le plus ce sont les continuelles douleurs de tête, lancinantes ou constrictives :

Cet homme a la céphalalgie
Supplice inventé par Satan;
Pince, au feu de l'enfer rougie,
Qui mord son cerveau palpitant !... (4).

Le mal prend quelquefois l'allure aiguë, aussi a-t-il toujours sur lui, pour apaiser la crise possible, un flacon de sels anglais et un crayon antimigraine. Des auteurs admettent que la migraine reconnaît souvent une origine sympathique; mais la question est demeurée dans le domaine des hypothèses. En tout cas, chez Rollinat, les crises paroxystiques se rapprochent à mesure que le temps passe et que l'angoisse augmente son emprise.

L'autre ennui du poète est sa digestion. Elle est lente et laborieuse.

Mais il présente vraiment, à des degrés variables, les signes précédemment groupés, surtout les variations du rythme cardiaque et les angoisses laryngées.

*
* *

L'accoutumance aux déficiences continuelles du corps, les longs intervalles de vie presque saine, laissent à Rollinat suffisamment de loisirs et de liberté d'esprit pour que les troubles sympathiques ne retentissent guère sur son œuvre.

(4) *Névroses*, p. 301.

*
* *

Frugier, dans sa thèse, considère notre auteur comme une victime de l'intoxication tabagique. Pour lui, les maux d'estomac, les palpitations de cœur, l'état anxieux lui-même, ont été produits ou du moins exagérés par l'usage continu du tabac à priser. Et de citer à l'appui de son assertion les signes de la névropathie psycho-splanchnique de Grasset : troubles de la fonction sécréto-motrice de l'estomac et de l'intestin, tachycardie, vertige, céphalée, phobie et angoisse.

Les signes qu'il invoque appartiennent aussi bien au syndrome du tempérament émotif, et jamais on n'a pu prouver que le tabac produise des troubles de ce genre. Il n'y a pas de doute que la nicotine n'ait joué un rôle dans la suite des multiples ennuis qui rendirent à Rollinat la vie si douloureuse; mais l'apport toxique nous paraît bien faible à côté de l'apport émotif originel.

III. — Le syndrome intestinal et le cancer.

Deux tantes du poète sont mortes de cancer : l'une d'un néoplasme du sein, l'autre d'un néoplasme de l'utérus; lui, c'est un carcinome intestinal qui provoque sa déchéance et sa mort.

Probablement localisé au rectum ou à l'S iliaque, ce cancer est le couronnement de multiples troubles intestinaux, et particulièrement de l'entéro-colite diffuse. Il explique la cachexie progressive de Rollinat, qui, un mois avant sa mort, ne pèse plus que 45 kilos. Alors, le malade perd continuellement des matières sanguinolentes. Son estomac refuse tout service, à tel point qu'on est obligé les derniers jours de le nourrir à la sonde.

*
* *

Les états dépressifs ne sont pas rares au cours du cancer, affirment MM. Toulouse et Robinovitch; ils coexisteraient

avec du ralentissement de la nutrition, révélé d'ailleurs par l'hypoazoturie. C'est possible, mais ce qui est certain c'est la cachexie neurasthénique, la baisse progressive et simultanée des forces corporelles et spirituelles.

Le seul exposé de ces troubles mène à conclure que la psychose terminale de Rollinat ne doit guère au carcinome intestinal. Prédisposé par son hyperémotivité, par sa dépression morale, intellectuelle et physique, notre malade a semblé neurasthénique; il était anxieux.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Cette étude de la vie, de l'œuvre et du tempérament de Maurice Rollinat nous montre l'intérêt que ce poète peut inspirer au médecin.

La vie de Maurice Rollinat est à première vue banale, n'était la grande et fugitive gloire des *Névroses*, qui l'illumine en son milieu. Cependant, elle a son tragique, le tragique du cœur. Extrêmement passionné, Rollinat se jette avec fièvre dans la vie, épuise ses forces et, brusquement, fuit se réfugier dans son Berry natal. Les *Brandes*, les *Névroses*, la *Nature*, toutes ses œuvres indiquent l'alternance de deux sources d'inspiration : le macabre et la muse champêtre. Très adulé, puis tombé dans un injuste oubli, sa fin est lamentable et même tragique : il se croit, après la mort rapide de sa compagne, morphinomane qui aurait été léchée ou mordue par un chien, atteint lui-même de la rage et il succombe peu après à un cancer intestinal qui évoluait sourdement avant de se traduire par des signes évidents.

Son œuvre vient au jour sous le double signe de Poe et de Baudelaire ; mais Rollinat a une façon personnelle et quasi pathologique de comprendre et d'exprimer la mort. Il est par définition, et plus que tout autre, le poète du macabre ; il est obsédé par des visions de cadavres et de cérémonies funèbres. Quant à sa seconde matière, nous dirons que la nature, dont il s'inspire et qu'il décrit, il l'a vue, il l'a si l'on peut dire vécue ; elle est berrichonne et rustique. Il en connaît les aspects, il lui donne une âme parfois à l'image de la sienne. Il étudie les mœurs des animaux et des paysans qui la peuplent mais il ne s'explique pas le destin qui la conduit.

D'ailleurs, l'idée du mal l'obsède. D'abord seulement misanthrope, bientôt le monde entier lui est à charge.

Le doute et la misanthropie lui viennent de sa constitution émotive et des troubles de son activité.

Emotif, il s'est laissé porter par ses passions et la fièvre de ses sens vers l'art et vers la luxure. Il était toute vibration nerveuse, selon les moments triste ou gai, ardent ou découragé.

Nous nous sommes efforcé d'établir l'influence sur son œuvre des périodes de suractivité et de dépression qui se sont succédé au cours de sa vie. L'essor du génie nous a paru favorisé chez Rollinat par une bouffée d'excitation hypomaniaque, ou du moins par une suractivité passagère légèrement pathologique; tandis que le talent, plus réfléchi, se complaît dans le calme et dans le repos. Les deux conceptions de travail s'opposent par exemple dans les *Névroses* et dans les *Bêtes*. Ici, le poète se révolte contre le mal et la mort; là il contemple l'univers en une vue panthéiste et s'en inspire dans son œuvre, interprète de la nature, de l'âme des êtres, des plantes, des bêtes et des gens.

Les traités affirment que la mélancolie des grands émotifs aboutit à l'angoisse. Il est curieux de suivre en Rollinat les progrès du mal. A l'obsession phobique de la mort, à la peur sans objet, au doute intellectuel et moral, succèdent l'hypochondrie, l'angoisse, les tentatives de suicide. Mais quant à savoir la cause d'un tel syndrome d'angoisse, que Freud rattache à la libido, Régis à la mélancolie, d'autres à la constitution émotive, nous ne formulerons pas d'opinion.

Disons que jamais, sauf aux derniers jours de sa vie, l'intelligence proprement dite de Maurice Rollinat ne nous a semblé compromise. Au contraire, l'écrivain berrichon avait le clair bon sens de son pays natal; il était attentif et bon observateur.

Les troubles digestifs et les maux de tête continuels dont il a souffert durant toute sa vie tiennent peut-être à sa mauvaise

hygiène, peut-être aux troubles sympathiques d'un corps soumis à d'excessifs ébranlements.

Le cancer dont il est mort n'a fait que précipiter sa fin. Rollinat était déjà dans un état de déchéance et de grande misère physiologique due à l'évolution de sa psychose et au mauvais état de son estomac quand la tumeur intestinale s'est manifestée.

Le génie, le talent, l'angoisse de Rollinat, étaient-ils écrits dans sa destinée ? Les événements ont-ils contribué à leur éclosion sur ce terrain préparé par l'hérédité ? On peut opiner dans les deux sens.

Nous sommes en face d'un homme qui fut, dès l'enfance, ce qu'il resta depuis : sensuel, artiste à l'esprit tourné vers le macabre, comme en témoignent certains traits de sa biographie. Nous retrouvons en lui la trace de l'hérédité paternelle et nous soupçonnons l'influence sur sa personnalité des tares et des qualités de son ascendance.

Pour comprendre l'œuvre de Rollinat, rappelons-nous que Wordsworth, comme nous le rappelait M. Sabrazès, a dit de la poésie qu'elle est une émotion évoquée dans la tranquillité. Mais Rollinat, dans la délectation de ses idées obsédantes, a trouvé l'angoisse.

VU, BON A IMPRIMER :

Vu : *Le Doyen*,
C. SIGALAS.

Le Président,
SABRAZÈS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, juillet 1934,
Le Recteur de l'Académie,
F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

A. — Œuvres de Maurice Rollinat.

1° *Œuvres musicales de Maurice Rollinat.*

HEUGEL, éditeur.^s

a) Six mélodies : Les corbeaux; Le cimetière aux violettes; Le convoi funèbre; Ballade de l'arc-en-ciel; Chanson d'automne; Les demoiselles.

b) Le bûcheron. Paroles de Pierre Dupont, musique de Rollinat.

c) Trois valse pour piano.

d) Six poésies de Ch. Beaudelaire, musique de Rollinat : Cause-ries; Madrigal triste; Chanson d'après-midi; Idéal; Le flambeau vivant; Tristesse de la lune.

e) Rondels et rondeaux.

f) Dix mélodies : La chanson des yeux; L'aboïement des chiens; Nuit tombante; Les deux serpents; La maladie; Les yeux morts; La folie; Les larmes du monde; Tranquillité; La neige.

g) Six nouvelles poésies de Ch. Beaudelaire, musique de Rollinat : Recueillement; Harmonie du soir; La mort des amants; La mort des pauvres; le Jet d'eau; L'invitation au voyage.

h) Harmonies.

i) Amoureuses.

j) Bucoliques.

k) Pastorales.

l) Rouges et noires.

m) Sur des poésies de Beaudelaire, musique de Rollinat : Les hiboux; Le serpent qui danse; La cloche fêlée; Spleen; Réversibilité; Le rebelle.

2° *Œuvres poétiques.*

CHARPENTIER-FASQUELLE, *éditeurs.*

- Dans les Brandes, 1877.
Les Névroses, 1883.
L'Abîme, 1886.
La Nature, 1892.
Les Apparitions, 1896.
Paysages et Paysans, 1899.
En errant. Proses d'un solitaire, 1903.
Ruminations, 1904.
Les Bêtes, 1911.
Fin d'Œuvre, 1925.
Choix de Poésies, 1926.

B. — Sur Maurice Rollinat.

- CODVELLE (Félix). — Thèse Lyon, 1917.
VINCHON (Emile). — Maurice Rollinat. Jouve, 1924.
GUILBERT (Dr). — L'Envers du Génie. Albin-Michel, 1927.
VINCHON (Emile). — La philosophie de M. Rollinat. Jouve, 1929.
WILLETTE (H.). — Georges Lorin et M. Rollinat. Sansot, 1928.
LAPAIRE (Hugues). — Rollinat, poète et musicien. Mellottée, 1930.
FRUGIER (Raymond). — Thèse Paris, 1929.
DUBRAY (Jean). — Maurice Rollinat intime. Seheur, 1930.
BLOY (Léon). — Propos d'un entrepreneur de démolitions. 2° éd., Stock, 1925.
TANCRÈDE-MARTEL. — Rollinat. *Nos Poètes*, Lemerre, édit., 1925.
VINCHON (Emile). — La vérité sur M. Rollinat. *Figaro*, 9 nov. 1929.
PATIN (Jacques). — La jeunesse fiévreuse de Rollinat. *Figaro*, 1, 8, 15 févr. 1930.
HARAUCOURT (Edmond). — Le cas de Maurice Rollinat, 1931.
BUET (Charles). — Médaillons et camées, 1885.

C. — Divers.

- DELMAS et BOLL. — La personnalité humaine, 1922.
RÉGIS (E.). — Précis de psychiatrie.

- FLEURY (Maurice de). — L'Angoisse humaine.
- FLEURY (Maurice de). — Les fous, les pauvres fous..., 1928
- DIDE et GUIRAUD. — Psychiatrie du médecin praticien, 1929.
- NATHAN. — Manuel de psychiatrie, 1930.
- ABADIE. — La constitution hypocondriaque. *Journ. méd. de Bordeaux*, oct. 1930.
- VOIVENEL (Paul). — Thèse de Toulouse, 1908.
- VOIVENEL (Paul). — La maladie de l'amour.
- KAHN (Pierre). — Guide de psychiatrie.
- FREUD (Sigm). — Introduction à la psychanalyse.
- JANET (Pierre). — De l'Angoisse à l'Extase.
- HESNARD. — Les syndromes névropathiques.
- KRAEPELIN. — Introduction à la psychiatrie clinique, 1903.
- JANET (Pierre). — Les Névroses, 1927.
- JANET (Paul). — Philosophie du bonheur, 1918.
- LALANNE. — Des états anxieux dans les maladies mentales.
- PITRES et RÉGIS. — Les obsessions et les impulsions.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — Pathologie du sympathique, 1924.
- DUMAS. — La circulation sanguine périphérique et ses troubles, 1926.
- BOURGET (Paul). — Essais de psychologie contemporaine.
- ŒUVRES de BAUDELAIRE, d'Edgar POE, de BARBEY D'AUREVILLY.

